

4000

A. Heinrich 18³⁰/₅ 50.

43



Julius Watter. 1855.

OBSERVATIONS PITTORESQUES
SUR LE
COURS DE LA WYE,
ET SUR
DIFFERENTES PARTIES
DU
PAYS DE GALLES.

PAR M^r. WILLIAM GILPIN,
CHANOINE DE SALISBURY, ETC. ETC.

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR LE B.^{ON} DE B.^{***}

BRESLAU,
DE L'IMPRIMERIE DE GUILLAUME THEOPHILE KORN.
1800.

OBSERVATIONS PITTORESQUES

223082 II



DIFFERENTES

DO

PAYS DE CALLES

PAR M. WILLIAM GILPIN

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE M. LE MOINE, 1844

THEATRE DE L'AMBIGU

PAR LE HON. DE B.

BRISIA

ALPHABET DE L'AMBIGU

L I S T E
DES
SOUSCRIPTEURS.

SA MAJESTE LE ROI.

SA MAJESTE LA REINE.

A.

S. A. R. Mgr. le Prince Auguste d'Angleterre,
2 exemplaires.

L'Académie Royale du génie à Potsdam.

B.

Mr. le Chev. de Boulignez, Major du génie.

— le Baron de Busch.

C.

Mr. le Comte de Carmer, conseiller intime de la
chambre royale à Breslau.

— le Comte de Colonna.

— le Chev. de Cologne.

— le Bailli Comte de Colloredo, Ministre plénipo-
tentiaire de l'ordre de St. Jean de Jérusalem
à Vienne.

D.

- S. A. S. Mgr. le Landgrave de Hesse-Darmstadt.
— — — Mde. la Landgrave de Hesse-Darmstadt.
— — — Mgr. le Prince Georges de Hesse-Darmstadt,
2 ex.
— — — — — héréditaire de Hesse-Darmstadt.
— — — — — Chrétien de Hesse-Darmstadt.
Mr. le Comte de Dankelmann.
— — — de Dönnhoff.
— de Donop, conseiller privé de la régence à Meiningen.
— Deker, Libraire à Bâle, 14 ex.

E.

- Mr. le Comte d'Einsiedel.

G.

- S. E. Mde. la Comtesse Douairière de Görtz.
Mde. la Comtesse de Genlis.
Mr. le Comte de Golz, conseiller de guerre de S. M.
le Roi de Prusse, 2 ex.
— le Baron de Grothausen.

H.

- S. A. S. Mgr. le Prince régnant de Hohenlohe-Ingelfingen, 10 ex.
— — — Mde. la Princesse Sophie de Hohenlohe-Ingelfingen.
— — — Mgr. le Prince Joseph de Hohenlohe-Bartenstein, Prince Evêque de Breslau, 3 ex.

S. A. S. Mgr. le Prince régnant de Hohenlohe-Oeh-
ringen.

— — — — — régnant de Hohenlohe-Kirch-
berg.

— — — — — régnant de Hohenlohe-Lan-
genburg.

S. E. Mr. le Comte de Heinitz, Ministre d'état de
S. M. le Roi de Prusse.

Mr. le Comte de Hohberg, Chevalier de l'ordre de
l'aigle rouge.

K.

S. E. Mr. le Comte de Keller, Envoyé extraordinaire
et Ministre plénipotentiaire de la cour de Prusse
à celle de Vienne.

Mr. le Baron de Keith, chambellan de S. M. le Roi
de Prusse.

— le Comte de Königsdorff, chambellan de S. M.
le Roi de Prusse.

— Koglin, caissier général du bureau des mines à
Breslau.

— G. T. Korn, Libraire à Breslau, 47 ex.

L.

S. A. Mgr. le Prince de Lichnowsky.

Mr. le Chevalier de la Lance.

M.

S. A. S. Mgr. le Duc régnant de Mecklenbourg-Stre-
litz, 2 ex.

— — — — le Prince Gustave de Mecklenbourg-
Schwerin.

Mr. le Comte Alexandre de Malzahn, chambellan de
S. M. le Roi de Prusse, 2 ex.

N.

S. A. S. Mgr. le Prince de Nassau-Weilbourg.

O.

S. A. S. Mgr. le Prince héréditaire d'Orange, 2 ex.

S. A. R. Mde. la Princesse héréditaire d'Orange, 2 ex.

P.

S. A. R. Mgr. le Prince Guillaume de Prusse.

— — — — — Henry de Prusse, frère du
Roi.

Mr. le Docteur Prasse, jurisconsulte à Dresde.

— de Prittwitz, conseiller privé des finances à Berlin.

R.

Mr. le Comte de Reden, conseiller privé des finan-
ces et des mines de S. M. le Roi de Prusse.

Mde. la Comtesse de Reufs d'Ebersdorff.

Mr. le Comte de Reufs Henry le 42^e. Comte régnant
de Schleiz.

— de Rauch, Colonel au service de Prusse.

S.

S. A. S. Mde. la Princesse Douairière de Sacken.

— — — Mgr. le Duc régnant de Saxe-Weimar.

Mde. la Comtesse de Stosch.

Mr. le Comte de Schlaberndorff, chambellan de S.

M. le Roi de Prusse, 2 ex.

— — — de Schmettau, 4 ex.

Mr. le Comte de Schulenburg, 2 ex.

— — — de Schweinitz.

T.

S. A. S. Mde. la Princesse héréditaire de la Tour et
Taxis.

Mr. de Texier, 6 ex.

W.

S. A. S. Mde. la Duchesse Eugène de Wurtemberg.

— — — Mgr. le Duc Louis de Wurtemberg.

Mr. le Comte de Wengersky.

— le Baron de Wedel, conseiller provincial à Biesdorff.

— de Werdeck.

— de Wohlzogen, chambellan du Duc de Saxe-
Weimar.

— de Wohlzogen, Lieut. au service de Prusse.

U.

Mr. le Baron de Uttenrod, Maréchal de la cour de
Darmstadt.

— de Uttenhofen, conseiller privé de la régence à
Meinungen.

Au
REV. WILLIAM MASON.

Vicar's - hill,
le 20 Novembre 1782.

Monsieur,

La manière avantageuse dont vous avez parlé * de quelques observations, *sur les lacs et les montagnes des parties septentrionales de l'Angleterre*, que je vous avais montrées il y a quelques années, engagea en différens tems plusieurs de mes amis à en désirer la publication; mais comme elles sont accompagnées d'une grande quantité de dessins, les fraix et les risques à couvrir m'avaient intimidé. On me proposa une souscription, et feu M^{de}. la Duchesse Douairière de Portland m'envoya avec sa générosité ac-

* Voyez Gray's memoirs, pag. 377.

coutumée cent livres sterlings, comme souscription de sa part. Je n'acceptai cependant point cette faveur: malgré cette avance, je redoutais encore de prendre *un engagement avec le public*.

Vous m'engageates alors de faire un essai avec un plus petit ouvrage de même nature, qui put me mettre en état de déterminer les fraix d'un autre plus considérable. J'ai suivi vôtre conseil, et j'ai choisi le petit ouvrage suivant pour remplir cet objet. C'est le premier de cette espèce qui ait occupé mes loisirs: comme il a très peu d'importance par lui-même, vous m'excuserez de chercher à lui en donner par l'anecdote suivante.

La même année où j'entrepris ce voyage, vôtre estimable ami feu Mr. Gray, * le fit également. Ayant appris

* Mr. Gray rend lui-même compte de cette tournée dans une lettre datée du 24 Mai 1771.

„Ma dernière tournée d'été fut dirigée à travers

que j'avais jetté sur le papier quelques remarques sur les scènes qu'il venait de visiter, il désira les voir. Quoiqu'elles fussent encore très imparfaites, le jugement flatteur qu'il en porta, et qui me fut obligeamment répété par

cinq des plus beaux comtés du royaume: le Worcestershire, le Gloucestershire, le Monmouthshire, l'Herefordshire et le Shropshire. L'objet principal de mon voyage fut la Wye, que je descendis dans un bateau depuis Ross jusqu'à Chepstow, espace de près de 40 milles. Les bords de cette rivière présentent une succession de beautés indicibles: vous pouvez voir une de ces scènes assez bien décrite, sous le nom de New-weir, dans les observations de Mr. Whately sur les jardins. Il a aussi parlé de l'abbaye de Tintern et de Persfield positions fameuses, toutes deux sur la Wye. Monmouth, que je n'ai jamais entendu citer, est placée sur la même rivière dans une vallée charmante, qui a fait le délice de mes yeux. La vallée d'Abergavenny, Ragland, le château de Chepstow, Ludlow etc. furent le reste de mes acquisitions pittoresques et une fort bonne récolte selon mon opinion. Si j'avais fait moi-même le journal de mon voyage vous l'auriez surement reçu; mais je n'en ai qu'un précis écrit par mon compagnon de voyage Mr. Nicholls, et qui me sert à rappeler et à fixer les images passagères de ces objets."

un de ses amis, * leur donna un degré de valeur dans ma propre opinion, et me rendit moins inquiet sur leur sort en les livrant au public.

Si ce petit ouvrage a procuré quelque amusement à Mr. Gray, ce fut un des derniers de sa vie, puisqu'il le vit à Londres dans le commencement de Juin 1771: il mourut, comme vous le savez, sur la fin de Juillet suivant. S'il eut vécu davantage il m'aurait aidé de ses remarques sur les mêmes scènes et les plus simples touches d'un pareil maître auraient donné du prix à ces observations. Personne n'était plus grand admirateur de la nature que Mr. Gray et personne ne l'a admirée dans un meilleur esprit.

Je ne peux offrir cet ouvrage au public, que comme une esquisse précipitée. Il faut avoir parcouru souvent le même pays et dans des saisons différentes, pour en avoir une idée cor-

* Mr. William Fraser sous secretaire d'état.

recte. Des circonstances différentes produisent un tel changement dans le même paysage, qu'elles lui donnent un aspect entièrement nouveau. Les vues sont rendues ici telles qu'elles m'ont frappées au premier coup d'œil, n'ayant pas eu l'occasion de les revoir.

Je dois disculper de la même manière les dessins. Ils ont été esquissés à la hâte et avec plusieurs désavantages. Ils ne sont d'ailleurs destinés qu'à donner une idée générale des vues sans entrer dans les détails du portrait. Ils sont exécutés en aqua-tinta.

Sans connaître entièrement les procédés de la gravure en aqua-tinta, son plus grand inconvénient me paraît provenir de ce que l'artiste n'en est pas assez le maître, et qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de graduer les lumières et les ombres comme il le voudrait : ce qui fait quelquefois paraître des parties dures. Malgré ce défaut c'est un très bon moyen de

multiplier des dessins, et certainement de toutes les manières connues, celle qui approche le plus de la douceur du pinceau. On peut même littéralement l'appeller un *dessin*, puisque la seule différence est qu'on a plus de difficulté à laver les ombres sur le cuivre avec de l'eau forte, que sur le papier avec un pinceau. Si la manière de multiplier les dessins par l'aqua-tinta a quelques inconvéniens, elle n'en a pas davantage que les autres manières de travailler sur le cuivre. Le burin particulièrement est toujours accompagné d'un certain degré de dureté.

Pour moi je préfère, pour le paysage, le style libre et un peu rude de la gravure à la pointe et à l'eau forte, comme l'a pratiqué Rembrandt; mais cette manière, qui donne le plus de liberté à l'imagination, ne satisferait pas le public ni aucuns de ceux, dont l'imagination n'est pas assez exercée aux scènes de la nature pour composer un

paysage d'après une idée. Cette manière rude a au moins l'avantage de mordre le cuivre plus fortement, et de donner un plus grand nombre de bonnes épreuves.

Croyez moi Mr. avec beaucoup de considération et d'estime

Vôtre très humble, très
sincère et très obéis-
sant serviteur

WILLIAM GILPIN.

TABLE DES SECTIONS.

SECTION I. pag. 1.

OBJETS GENERAUX des voyages — fin
qu'on s'est proposée dans celui-ci — château
du Lord Cadogan — route de Wallingford —
Schillingford — Witney — Burford — portrait
de la famille de More — vue prise de Bar-
rington — Northleach — vallée de la Saverne
— Gloucester — Ross.

S E C T. II. pag. 15.

La Wye — sources de sa beauté — et ses
ornemens généraux.

S E C T. III. pag. 23.

Remarques sur le tems et sur la manière
dont il affecte les paysages — première partie
de la rivière depuis Ross — château de Good-
rich — remarque sur une composition natu-
relle — église de Rure-dean — carrières et
bois de l'évêque — remarques sur les manié-
ristes — Lidbroke — Welsh-Bicknor —
Cold-well — White-church — New-weir —
Coricle — Monmouth.

S E C T. IV. pag. 38.

Château de St. Breval — effet des pâturages dans les paysages — abbaye de Tintern — usines de fer.

S E C T. V. pag. 48.

Persfield — Chepstow — pays entre Chepstow et Monmouth.

S E C T. VI. pag. 56.

Voyage aux sources de la Wye et à travers le milieu du pays de Galles.

S E C T. VII. pag. 77.

Château de Ragland — collines de Brecknoc — Abergavenny — vallée de l'Usk — château de Tretower — Brecknoc — son château et son abbaye — pays entre Brecknoc et Trecastle — remarques sur les objets blancs — Llandovery.

S E C T. VIII. pag. 88.

Landilo — vallée de Towy — critique du poème de Grongar-hill — château de Dinewawr — observations sur les surfaces variées — grotte de Merlin — vue éloignée de la vallée de Towy.

S E C T. IX. pag. 99.

Pays au delà de Landilo — montagnes

noires — effet d'une tempête — scènes au delà des montagnes noires — vue de Neath.

S E C T. X. pag. 106.

Vue de montagnes — usines en cuivre — banc de sable de Margam — l'Abravon — bois du Lord Mansell — Pyle — remarques sur la peinture d'une foule.

S E C T. XI. pag. 113.

Bridgend — Cowbridge — vue éloignée sur le canal de Bristol — hauteurs de Clanditham — remarques sur les vues éloignées — Cardiff — New-port — approches du bac — passage — vue éloignée sur les côtes du pays de Galles.

S E C T. XII. pag. 126.

Route de Bristol — remarques sur la force du coloris — Bristol — sources chaudes — pays entre Bristol et Bath — Bath — Chippenham — Marlborough — Marlborough-Downs — route de Newberry — château de Donnington — remarques sur la peinture d'objets imaginaires.

TRADUCTION

DES

CITATIONS LATINES.

Pag. 33. Sur la gauche de la rivière était un rocher élevé suspendu sur le précipice. Il paraissait taillé exprès et servait de retraite aux oiseaux de proie.

— 52. Peut-être savez-vous imiter le triste feuillé d'un cyprès, à quoi bon? Cela compensera-t-il l'unité et la simplicité du tout.

— 68. Que chacun à son gré remplisse des coupes inégales.

— 68. Coupes inégalement remplies.

— 89. Je me plais à voir les champs; ils ne sont sujets ni aux caprices des hommes ni aux soins inquiets. Que je prenne toujours plaisir aux campagnes, aux ruisseaux coulans dans les vallées, que j'aime les fleurs et les bois.

Pag. 118. Lorsqu'ils eurent quitté le rivage et qu'ils se virent jettés en pleine mer, le premier sentiment qu'ils éprouvèrent fut la peur. Se pressant les uns les autres, les derniers cherchant à s'éloigner de l'eau, il en résulta un certain trépignement, jusqu'à ce que la crainte même, produite par la vue de l'eau, y rétablît le calme.

Pag. 135. Déjà pour lors le génie terrible de ce lieu jettait l'effroi dans l'ame des paysans tremblans, dès lors ils craignaient et cette forêt et ce rocher. Ce bois, disaient-ils, cette colline au sommet hérissé de broussailles, sont habités par un Dieu: par lequel? on l'ignore. Les arcadiens croient avoir vu Jupiter lui-même, lorsque de sa droite il frappait sa noire égide et qu'il rassemblait les nuages.

OBSERVATIONS
SUR LE
COURS DE LA WYE etc.

SECTION I.

On voyage pour différens objets , pour connaître la culture de la terre, voir les curiosités des arts , découvrir les beautés de la nature ou étudier les différentes manières dont les hommes vivent et se gouvernent.

On propose dans l'ouvrage suivant un nouveau but de voyage, celui d'examiner l'aspect d'un pays *d'après les règles de la beauté pittoresque*, et de jouir par là des plaisirs que fait naître la comparaison

Les observations de ce genre, fondées sur des descriptions, étant prises immédiatement dans la nature, se rapprochent toujours davantage

de la vérité, que celles qui n'ont leurs sources que dans la théorie.

Après avoir traversé la plaine de Hounslow, depuis Kingston en Surrey, nous tombâmes dans le chemin de Reading, et prîmes un peu de côté pour voir les avenues du château de Caversham qui s'étendent environ un mille le long d'une vallée à travers le parc. C'est l'ouvrage de Brown, dont le grand mérite est de suivre avec attention les indications de la nature; aussi rien n'est plus simple que le fond, plus aisé que les tournans, ni mieux entendu que la répartition des masses: quoique plusieurs des hêtres qui composent les avenues, pris séparément, soient lourds et désagréables à l'œil; cependant comme presque tout arbre peut contribuer à former un groupe; les difformités de chacun disparaissent dans le nombre et quelquefois même l'une par l'autre. Peu de ces arbres ont des caractères de beauté capables de les faire paraître avec avantage individuellement. *

Après avoir quitté le château de Lord Cadogan, nous prîmes la route de Wallingford à

* J'ai appris que ces avenues ont été depuis peu très maltraitées.

Oxford. Cette route qui longe le penchant d'une rangée de collines, d'où l'on a une vue sur les vallées de la Tamise, présente quelques variétés, mais rien de bien intéressant. La Tamise n'y paraît qu'en petites parties, qui excèdent rarement l'étendue d'un étang. Je ne me rappelle pas qu'elle y montre une seule fois ces vastes sinuosités, auxquelles est due si essentiellement la beauté d'une rivière. Les bois y sont communs; mais ce ne sont que des taillis réguliers, et les taches blanches formées par les eaux sur un terrain de craie, fatiguent les yeux.

De Wallingford à Oxford il n'y a pas une seule vue agréable, excepté à Schillingford, dont le pont, la rivière et ses rives boisées fournissent quelques paysages.

Nous nous proposâmes en quittant Oxford, de prendre jusqu'à Ross le chemin le plus court. Jusqu'auprès de Withney le pays paraît plat, quoiqu'en effet il s'élève. Vers la onzième pierre * le chemin commande sur la gauche un beau lointain en demi-cercle, et s'approchant de Burford on trouve sur la droite

A 2

* Ces pierres sont placées pour marquer les milles.

Note du trad.

des vues de la même espèce mais moins étendues. Cependant aucun de ces paysages n'est parfait, puisque tous manquent de devants.

Nous admirâmes chez Mr. Lenthal, à Burford, un tableau capital de la famille des More qu'on dit être peint par Holbein, et qui nous parut entièrement dans le style de ce maître; mais Mr. Walpole pense qu'il n'est pas original, et fonde son opinion sur ce que la date en est postérieure à la mort de cet artiste. Quoiqu'il en soit, c'est un très bon tableau de ce genre. Il contient onze figures: Sir Thomas More, son père, deux jeunes dames et d'autres personnes de cette famille. Les têtes y ont autant d'expression que la composition en est forcée. Le juge y a le caractère d'un vieillard réservé, spirituel et sensible; le chancelier est représenté comme un philosophe agréable et un scrutateur sévère, sa contenance a beaucoup de cette forte attention qui appelle celle du spectateur. Le sujet de ce tableau paraît être une dispute entre les deux jeunes dames, et fait probablement allusion à quelque histoire de famille qui y est très connue.

Chaque tableau de famille devrait, au moins, avoir pour objet un petit événement domestique qui attachât l'attention de toutes les figures.

On pourrait accuser Vandyck d'avoir péché contre cette règle; car quelques-uns de ses tableaux de famille ne seraient que des portraits différens placés sur la même toile, sans le moelleux du coloris et l'élégante simplicité des attitudes qui font oublier tous les autres défauts. Il y aurait de l'injustice à ne pas parler ici d'un maître moderne, Mr. Joshué Reynolds, dont la grande fertilité d'invention, dans l'emploi des figures de ses tableaux de famille, n'est pas la moindre de ses qualités.

Depuis Burford le pays devient coupé. Sur la droite dans une vallée parallèle au chemin que nous tenions, coule la Windrush qui, sans être un point de vue, se dessine avec grâce le long des prairies par des saules et une végétation plus active.

Nous eûmes à Barrington une vue agréable à travers une ouverture qui se trouvait dans les terrains du devant.

En approchant de North-Leach, la route devient désagréable et l'on n'aperçoit de chaque côté que des fonds marécageux souvent séparés par des murs de pierres, la plus désagréable manière dont les propriétés puissent être divisées.

Après avoir quitté Londres, nous avons

poursuivi notre voyage dans le milieu du Gloucestershire à travers une étendue de pays qui s'élève uniformément d'une manière presque insensible, jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvâmes sur le sommet du Coteswold.

Le comté de Gloucester est divisé en trois parties principales : les landes ou les hauteurs arides de l'est, la vallée de la Saverne dans le milieu, et la forêt de Dean à l'ouest. Nous avons traversé depuis notre entrée dans le Gloucestershire la première de ces divisions, la partie dont il était question tout à l'heure en forme l'extrémité. Là les hauteurs sur lesquelles nous étions parvenus si imperceptiblement que nous nous étions à peine aperçus que nous montions, cessent tout d'un coup et font place à une vaste plaine, qui offre à l'œil une étendue immense.

Je ne me rappelle pas d'avoir été jamais plus fortement frappé par la grandeur ou la singularité d'aucun autre paysage. En général, pour unir des pays différens, la nature emploie un mode facile et progressif, si le terrain s'élève d'un côté par une longue montée, il descend communément de l'autre d'une manière aussi aisée. Tout étant facile et gradué, des scènes pareilles n'excitent ni émotion ni

étonnement, et l'on passe sans le remarquer des parties les plus proches aux plus éloignées. Mais quand la nature prend une marche opposée et se montre, comme ici, dans un style de composition hardi et singulier, quand un pays après s'être élevé progressivement pendant cent milles, se trouve tout à coup brisé par un précipice et se change en une vallée étendue, la grandeur et la nouveauté de la scène nous frappent immédiatement et vivement.

Telle est la vallée de la Saverne qui s'étendait devant nous. Peut-être ne trouverait-on pas en Angleterre une vue aussi riche et en même tems aussi étendue; nous apercevions cette vallée presque d'un bout à l'autre, se tournant sur un espace de plusieurs lieues et dans une direction à peu près de l'ouest au nord. Notre œil se perdait dans la profusion d'objets qui se présentaient à la fois, et comme frappé d'étonnement et d'extase, il parcourait tout avant de se rasseoir suffisamment pour faire des observations cohérentes. Enfin nous parvînmes à séparer en parties la vaste immensité que nous avions devant nous, et à en examiner les détails.

Au nord, nous apercevions dans la vallée le cours de la Saverne. La ville de Cheltenham se trouvait à nos pieds à la distance de deux

ou trois milles. Plus loin la vallée paraît être terminée sur la droite par les hauteurs de Bredon, et sur la gauche par celles de Malvern. Au milieu de la vallée, précisément entre ces hauteurs, se trouve Tewksbury cachée dans les bois; même à cette distance, la grande église de cette ville a encore une apparence respectable. Un peu sur la droite, mais dans un grand éloignement, on peut lorsque le tems est clair, apercevoir les tours de Worcester, surtout si quelque éclat accidentel de lumière les détache des hauteurs de Shropshire qui terminent le paysage.

La vue du côté de l'ouest, où l'on aperçoit Gloucester, a cela de remarquable que, comme la partie du nord de la vallée est terminée par les hauteurs de Malvern et de Bredon, la partie de l'ouest est de même terminée par deux autres hauteurs qui, quoique peu importantes en elles-mêmes, donnent cependant un caractère à la scène, d'autant plus qu'elles sont toutes deux en forme d'île. L'une de ces hauteurs est connue sous le nom de bois de Robin, l'autre sous celui de Church-down à cause de la singularité de l'église placée sur son sommet. Le point de vue principal de la vallée, la ville de Gloucester, paraît entre ces

hauteurs, s'élevant sur des parties richement boisées. Au delà de Gloucester, l'œil suit encore longtems la vallée jusqu'à ce qu'il la confonde enfin avec les montagnes qui sont derrière.

Encore plus à l'ouest, on a dans l'éloignement une vue sur les bois du pays qui se joignent à la forêt de Dean. L'embouchure de la Saverne qui prend là un caractère de grandeur, en mêlant ses eaux avec l'océan, forme le trait principal de cette vue. Quoiqu'on n'en aperçoive qu'une petite partie, qui s'avance en angle aigu dans les bois; cependant un œil habitué à la perspective, voyant à une pareille distance une masse d'eau conserver une *forme déterminée*, quelque étroite qu'elle paraisse, lui restitue sa majesté. Les montagnes du pays de Galles, qui s'élèvent au delà de la Saverne, contribuent aussi à agrandir l'idée; en formant une ligne horizontale le long de l'eau, elles lui donnent l'apparence d'un bras de mer, ce qu'elle est en effet.

Après avoir pris du haut de la descente de Coteswold une vue sur la vaste étendue de la vallée de la Saverne, nous eûmes bientôt l'occasion d'examiner l'étendue de la descente elle-même, qui forme un devant non

moins admirable que le lointain. Le sommet majestueux sur lequel nous étions, fait partie d'une chaîne qui en s'étendant, traverse le Gloucestershire au nord et au midi. On doit supposer qu'on ne trouve pas partout dans le même degré de beauté, des hauteurs et des précipices; mais on m'a assuré qu'on y voit nombre de beaux paysages. La place d'où nous prîmes cette vue est le point le plus élevé de la hauteur de Crickly, qui s'avance en promontoire sur la vallée de la Saverne, entre les villages de Leckhampton et Birdlip. La descente, dans cette partie, est semée de masses de rochers proéminens et de précipices, entre lesquels plusieurs chemins conduisent dans les différentes parties de la vallée. Chacun de ces chemins, qui varient le tout, découvrant la vallée, au moins en partie, fournit quelque belle vue, avec l'avantage constant d'un devant pittoresque.

Plusieurs de ces précipices sont couverts de beaux bois; on trouve là, peut-être, quelques-uns des plus grands arbres du royaume. Le chêne de Cheltenham, ainsi qu'un orme qui en est peu éloigné sont des arbres qui attirent toujours l'attention des voyageurs.

Plusieurs des hauteurs qui bordent la vallée

de la Saverne de ce côté, fournissent des paysages sans le secours de la vallée. Les vallons boisés qui les entourent offrent plusieurs scènes pastorales très agréables. On les rencontre particulièrement dans la partie cultivée au delà de Stroud : quoique plusieurs de ces vallons aient beaucoup souffert, sous l'aspect pittoresque, par la trop grande quantité de bâtimens qui s'y trouvent. Une haie, un moulin ou un hameau entouré d'arbres peuvent embellir une vue rustique ; mais des maisons répandues partout ne produisent plus le même effet, et le sens moral ne peut jamais être substitué à l'œil pittoresque. Le vallon de Stoud-water l'un des plus beaux de cette partie a surtout souffert en dernier lieu, non seulement par beaucoup de bâtimens, mais encore par un canal qui le traverse.

On peut compter les sept sources de la Tamise parmi les curiosités de ces contrées élevées. Dans un vallon près de la route, une source limpide qui sort d'un rocher, donne naissance à la plus belle rivière d'Angleterre. Je suppose cependant que différens petits ruisseaux de ce district pourraient prétendre avec autant de droit à cet honneur.

Rien ne peut donner une plus forte idée

de la nature du pays que je viens de décrire, que le contraste fourni par la source de la Tamise et l'embouchure de la Saverne, qui n'est qu'à six milles de là. D'un côté l'on voit cette rivière au plus haut période de sa gloire chercher à se mettre de niveau avec les eaux de l'océan; et de l'autre côté, la Tamise se formant à nos pieds ne doit arriver à cette dignité qu'après avoir terminé une course de deux cents cinquante milles.

Après être descendu des hauteurs de Crickly, la route par la vallée est tellement de niveau jusqu'à Gloucester, qu'on aperçoit rarement cette ville avant d'y arriver.

L'extérieur de la cathédrale de Gloucester est dans un genre gothique aussi élégant que l'intérieur, qui est dans le goût saxon, est lourd. C'est-à-dire que ces genres d'architecture dominant dans ces parties: en effet, ce bâtiment est un composé de toutes les différentes manières qui ont régné depuis le tems de Henri II jusqu'à celui de Henri VII; et l'on peut dire qu'il contient soit dans un endroit soit dans un autre, l'histoire entière de l'architecture sacrée pendant cette période. Quelques parties en ont été construites dans le tems du goût gothique le plus pur, et d'au-

tres, qui étaient originairement dans le style saxon, paraissent avoir été entièrement adaptées au gothique, usage qui a été commun. Une grille grecque qui sépare le chœur est maladroitement placée. Les cloîtres sont clairs et bien aérés.

En quittant les portes de Gloucester, la vue s'étend agréablement sur un long espace de prairies formant le devant de la scène qui est terminée par des montagnes éloignées qu'on aperçoit par une percée dans les bois. Parmi ces montagnes on remarque celles de Malvern, qui font un effet majestueux. La route jusqu'à Ross traverse un pays boisé, agreste, montueux et pittoresque.

Ross est élevée et commande plusieurs vues étendues : on admire particulièrement celle qu'on a du cimetière, qui effectivement est très intéressante. Elle consiste dans une sinuosité de la Wye avec une grande étendue de pays en arrière ; mais elle n'est pas pittoresque et manque d'objet qui la caractérise ; elle est en même tems trop brisée et prise d'un point trop élevé. Le clocher de l'église, qu'on appelle le *chemin du ciel de l'homme de Ross*, y fait un bon effet. La maison dans laquelle il a vécu, actuellement l'auberge, est con-

nue sous le nom de la *maison de l'homme de Ross*.

Nous fîmes à Ross le projet de descendre la Wye jusqu'à Monmouth, et nous nous pourvûmes à cet effet d'une barque couverte, conduite par trois hommes. Il est vrai qu'un plus petit nombre nous aurait menés en descendant, mais il fallait pourvoir au retour.

S E C T. II.

LA WYE prend sa source près du sommet du mont Plinlimmon, et divisant les comtés de Radnor et Brecknoc traverse le Herefordshire par le milieu. Delà faisant de nouveau la limite entre les comtés de Monmouth et de Gloucester, elle se jette dans la Saverne un peu au-dessous de Chepstow. De Ross à son embouchure elle parcourt un espace de près de quarante milles, et embellit par ses sinuosités une succession de vues des plus pittoresques.

La beauté de ces vues est due principalement à deux circonstances, aux *bords élevés* de la rivière et à son *cours tortueux*, qui ont été toutes deux observées par le poète qui décrit la Wye faisant *retentir les échos* de ses bords *tortueux*. * Il ne pourrait pas y avoir d'écho, si les bords n'étaient pas *élevés* et *tortueux*.

* Pleas'd Vaga echoes thro'it's winding bounds,
And rapid Severn hoarse applause resounds.

Pope's *Eth. Ep.*

L'aimable Wye produit, par son cours tortueux, des échos auxquels la rapide Saverne répond par des mugissemens sours.

Ces deux circonstances donnent à ces vues les plus beaux effets de perspective, débarrassés de roideur.

Les vues de rivière les plus parfaites dans ce genre sont composées de quatre grandes parties: la *surface* ou la rivière elle-même, les deux *côtés opposés*, et le *front* qui est formé par la partie tournante d'une des rives.

Si la Wye coulait comme un canal hollandais entre deux bords parallèles, il n'y aurait point de front, et dans cette supposition les côtés opposés tendraient à un point.

Si une route se trouvait dans les mêmes circonstances qu'une rivière tortueuse comme la Wye, l'effet serait le même. Ce cas est très rare, la route suit les irrégularités du terrain, s'élève et s'abaisse avec lui: et ces irrégularités donnent aux vues qu'elle présente un caractère différent.

Les vues de la Wye, quoique composées *d'élémens aussi simples*, sont cependant extrêmement variées. Elles le sont premièrement par le *contraste des bords*, dont tantôt l'un est élevé et tantôt l'autre; quelquefois c'est le front; ou les côtés opposés étant l'un et l'autre élevés, le front est haut ou bas.









Les *sinuosités des côtés* produisent encore une autre genre de variété en cachant plus ou moins le front; et lorsqu'il est entièrement caché, les côtés se tournant alors en cercle, comme un amphithéâtre, * fournissent une grande richesse de perspective.

De nouvelles variétés naissent en foule de la combinaison de ces élémens *simples*. Un des côtés peut être enrichi de parties de détail pendant qu'ils manquent sur l'autre, ou tous les deux être riches le front étant simple, ou bien le front seul être riche.

A ces sources de variété se joignent d'autres circonstances qui, sous le nom d'*ornemens*, les augmentent encore davantage. Des rives plates et nues admettent toutes les variétés dont nous venons de parler; mais lorsque cette nudité est couverte d'*ornemens*, il naît une infinité d'autres variétés.

Les *ornemens* de la Wye peuvent être rangés sous quatre titres: *fond, bois, rochers et fabriques*.

Le *fond* qui compose les rives de la Wye

* Le mot *amphithéâtre* pris strictement exprime un espace entièrement fermé; mais je le crois aussi communément usité pour exprimer une pièce d'architecture, quoiqu'elle n'enferme pas entièrement un espace.

(et dont on n'a jusqu'ici considéré que l'effet général) présente toutes les variétés qu'un fond est susceptible de recevoir; depuis la prairie la plus unie jusqu'à l'escarpement le plus prononcé.

Les *brisures* du fond que l'on rencontre dans plusieurs endroits produisent de nouvelles sources de variété. Par *fonds brisés* j'entends ici des fonds qui ont perdu seulement leur gazon et dont le sol est à nu. Ces accidens se présentent de différentes façons; tantôt c'est une terre graveleuse détachée d'un coteau sous la forme d'une chute d'eau; souvent ce sont des canaux pierreux qui forment les lits raboteux des torrens temporaires; et quelquefois des causes aussi simples que le frottement des troupeaux contre de petites butes, suffisent pour former de belles brisures.

Les *couleurs* de ces brisures fournissent une nouvelle source de variété; elles sont principalement, le jaune ou le rouge de l'ocre, le gris des cendres, le noir du terreau, ou le bleu de la marne. Enfin ce genre de variété est encore augmenté par le mélange de ces couleurs entre elles et avec des parties vertes ou fleuries, ou quelqu'autre teinte végétale.

Que le lecteur dédaigneux n'imagine pas que

ces remarques entrent dans trop de détails. Il aurait raison si ces circonstances minutieuses étaient remarquées dans un lointain, dans une scène de forêt, dans une vaste étendue de montagnes, ou quelque autre grand spectacle de la nature; mais ici les coteaux n'offrent presque que des *devants*, et lorsque les lointains manquent, il est nécessaire d'être plus exact à finir les seuls objets de la scène.

Les bois qui composent le second genre d'ornemens des bords de la Wye servent dans ce pays à entretenir un grand nombre d'usines qui vont par le feu. Pour leur conservation ils sont établis en coupes réglées, dans lesquelles on ménage généralement les grands arbres, de manière que ce qui cette année est un bosquet, pourra l'année suivante devenir une haute futaie ouverte. Ces bois en eux-mêmes ont peu de beauté, encore moins de grandeur; mais n'étant considérés ici que comme partie *d'ornement* de la scène, l'œil n'en recherchera pas les détails, et ne s'occupera que de leur *effet général*.

Plusieurs des fourneaux qui sont sur les bords de la rivière, consomment du charbon fait dans les bois voisins, et la fumée qui

en résulte, se répandant sur les coteaux, brise agréablement leurs lignes et les unit avec le ciel.

Le manque le plus essentiel en fait de bois, est celui de grands arbres sur les *bords de l'eau*, qui se groupant ça et là serviraient à diversifier les coteaux et à éviter la dureté que produit toujours la continuité du fond. Ils seraient surtout nécessaires pour repousser les lointains qui sont si rapprochés dans des scènes de cette nature, qu'ils ne peuvent avoir de l'effet qu'aidés de quelque circonstance particulière. Mais il ne peut pas y avoir dans ces vues de grands arbres *immédiatement sur le devant*, puisqu'ils gêneraient la navigation.

Les rochers qui se montrent continuellement à travers les bois produisent le troisième genre d'ornemens des bords de la Wye. Les rochers plus qu'aucun autre objet reçoivent leurs beautés des contrastes. L'œil se plait dans un arbre élevé, ou à suivre un courant écumeux, ou s'arrête avec délices sur les arches brisées d'une ruine gothique. De pareils objets sont beaux par eux-mêmes indépendamment de la composition; mais un rocher aride, nu et sans ornement semble rare-

ment destiné à prendre place parmi eux. Cependant s'il est recouvert de mousses et de lichens de différentes couleurs, il acquiert quelque degré de beauté; orné de broussailles et d'herbes pendantes, il devient intéressant au plus haut degré. Les couleurs et les formes des rochers se prêtent si facilement à tout, qu'ils sont en général les plus beaux accessoires des paysages.

La différence de nature des rochers détermine parmi eux différens degrés de beauté. Ceux de la Wye, qui sont de couleur grise, sont en général simples et grands; rarement roides ou de formes fantastiques. Ils se projettent quelquefois en belles masses carrées dont toutes les lignes sont interrompues et brisées, ce qui est le caractère de l'espèce de rochers la plus majestueuse. D'autres fois ils se présentent à l'œil dans une position oblique, ou bien ils paraissent en grandes masses composées de pierres détachées les unes des autres et à moitié enterrées. Les rochers de cette dernière espèce sont les plus lourds et les moins pittoresques.

Les *fabriques* anciennes et modernes qui sont les derniers ornemens des bords de la Wye, y sont si multipliées que presque chaque

vue est caractérisée par quelque vénérable vestige de l'antiquité, ou par quelque habitation moderne.

Quoique ces *ouvrages de l'art* puissent animer et produire d'heureux contrastes dans la nature, ils n'y sont cependant pas nécessaires; on peut jouir sans eux, et même l'on y recherche préférentiellement les beautés qu'y produisent les forêts, les lacs, les rochers et les montagnes, sources intarissables de plaisirs pour l'œil pittoresque. Mais quand on place une scène sur la toile, quand l'œil resserré dans les bornes d'un tableau ne peut pas s'étendre sur les nombreuses variétés de la nature; l'aide de l'art devient nécessaire: il suffit alors d'ajouter un château ou une abbaye pour donner de l'importance à la scène; et même le peintre de paysage regarde rarement son ouvrage comme parfait, s'il n'est caractérisé par quelque objet de cette nature.

S E C T. III.

Après avoir analysé la Wye et considéré, *l'escarpement* de ses bords, les *sinuosités* de son cours, le *fond*, les *bois* et les *rochers* qui sont ses ornemens natifs, et les fabriques qui augmentent encore ces beautés naturelles; nous allons jeter la vue sur quelques-unes des scènes délicieuses qui résultent de la *combinaison* de tous ces matériaux pittoresques.

Je dois, avant de commencer, dire combien peu je suis dans le cas de rendre aux bords de la Wye toute la justice qui leur est due, ne les ayant vus que pendant une pluie continuelle qui commença avant que nous eussions achevé le tiers de nôtre voyage. J'observerai cependant que des vues rapprochées, telles que celles de la Wye, souffrent moins dans de pareilles circonstances que des vues éloignées qui en sont totalement obscurcies.

Cette circonstance même n'est pas toujours contraire à l'œil pittoresque qui trouve des beautés dans chaque accident et de quelque manière que se présente la nature. La pluie même donne une grandeur indéterminée à plusieurs scènes, et plaçant un voile obscur sur

les parties éloignées des bords de la rivière, produit quelquefois des effets semblables à des lointains agréables. Cependant il y a toujours de grandes beautés cachées, et nous ne pouvons pas nous empêcher de regretter la perte de ces larges lumières et ombres fortes qui donnent tant de lustre à l'ensemble, et que des fonds comme ceux-ci sont particulièrement propres à recevoir,

La première partie de la rivière, que l'on trouve en quittant Ross, est de peu d'intérêt, les bords en sont bas et rien n'y attire l'œil que les ruines *du château de Wilton*, qui paraissent sur la gauche entourées de quelques arbres, mais la scène manque de grandeur.

Bientôt les bords de la rivière tournent sur la droite et s'enrichissent de bois, que nous admirâmes beaucoup, ainsi que les images vives réfléchies par l'eau, continuellement interrompues par notre passage et la confusion tremblotante produite par nos rames. La nature ne présente pas de spectacle plus brillant qu'une surface d'eau mise en mouvement, faisant effort pour rassembler ses images éparses et les rétablir dans leur ordre.

Pendant quelque tems nous ne rencontrâmes que de grandes rives boisées s'élevant l'une





derrière l'autre, qui paraissaient et s'évanouissaient à mesure que nous doublions les différens caps. Quoique aucun objet particulier ne caractérise ces différentes scènes, elles offrent une grande variété de vues agréables, soit en tournant les différens promontoires, où l'ouverture de chaque nouvelle scène découvre des beautés nouvelles, soit que la même scène se prolongeant sur une plus grande étendue de la rivière, présente alors une vue irrégulière par les coteaux qui se projettent l'un derrière l'autre, et s'éloignent en perspective.

En général, les rivières suivant un cours indéterminé à travers les pays qu'elles parcourent forment leurs lits par la continuité de leur marche; mais quelquefois aussi on voit un canal marqué avec tant de précision qu'il paraît avoir été originairement destiné à former le lit d'une rivière. Aucune rivière n'a un lit plus déterminé que la Wye; elle rappelle avec force le passage de cette belle apostrophe sur l'œuvre de la création, dans laquelle le Tout puissant dit à Job. *Qui a divisé le cours des eaux pour remplir les lits des rivières?*

Après avoir vogué quatre milles depuis Ross nous arrivâmes au *château de Goodrich*

qui forme un beau et grand point de vue: nous fîmes arrêter nos rameurs pour l'examiner. Une grande partie de la rivière formant une belle baie se présente à l'œil: la rive droite est escarpée et couverte de bois, derrière lesquels se projette un promontoire hardi couronné par un château qui s'élève du milieu des arbres.

Je ne me fais aucun scrupule d'appeller cette vue (l'une des plus majestueuses de la rivière) *correctement pittoresque*; quoique ce caractère appartienne rarement à une scène purement naturelle.

La nature toujours grande en dessin est aussi admirable en coloris; mais ses compositions sont rarement assez correctes pour former un tout harmonieux. Les devants ou les lointains y sont disproportionnés, quelque mauvaise ligne traverse la composition, c'est un arbre qui est mal placé, des rives trop droites: enfin une chose ou l'autre n'est pas ce qu'elle devrait être. La raison en est simple, c'est que l'immensité de la nature est au delà de la conception humaine. La nature travaille sur un *échelle vaste*, et sans doute avec harmonie si ses plans pouvaient être bien compris; l'artiste au contraire réduit à un *petit es-*





pace et à une échelle encore plus petite, établit des petites règles, qu'il appelle les *principes de la beauté pittoresque*; mais elles ne lui servent qu'à adapter à ses yeux et en diminutif ce qu'il peut saisir des surfaces de la nature. C'est pourquoi un peintre qui s'en tient strictement à la nature pour la *composition* produira rarement un bon tableau. Puisque son tableau doit former *un tout* et que son modèle n'est *qu'une partie*. Cependant quoiqu'il ait rarement le bonheur de trouver dans la nature un paysage entièrement satisfaisant, il peut en général les adapter aux règles de l'art par l'addition de quelques arbres, ou par une petite altération dans la terrasse; liberté qu'on est toujours en droit de prendre. Les scènes les plus compliquées de la nature sont généralement celles qui se refusent le plus aux règles de la composition de l'artiste. Celles du château de Goodrich ont peu de parties et l'ensemble est d'une belle simplicité.

Le cours de la rivière qui, en descendant, présente les escarpemens les plus hardis, nous fit faire presque le tour du château que nous eûmes par là occasion de voir sous différens aspects. Quelques-unes de ces vues prises en se retournant sont bonnes; mais en général le

château perd de ce côté, et sa dignité propre et celle de sa situation.

On nous avait beaucoup vanté les vues que l'on a *du* château; mais la pluie ne nous permit pas de mettre pied à terre.

En quittant le château de Goodrich, la rive gauche, qui jusqu'alors nous avait le moins occupé, commença à attirer nôtre attention principale soit en parvenant graduellement à de grands escarpemens, soit en se couvrant quelquefois de bois épais, et d'autres fois formant de vastes pentes concaves couvertes entièrement de verdure et ornées d'arbres isolés répandus presque partout. Les troupeaux qui y paissent paraissaient du bateau comme autant de points blancs.

La vue de *Rure-Dean-church*, qui suit immédiatement est un beau paysage. Là les deux côtés de la rivière sont escarpés et couverts de bois; dans l'un des côtés les bois sont mêlés de rochers. L'épaisse forêt de Dean occupe le front; à travers les arbres de la forêt on aperçoit le clocher de l'église. La partie de la rivière d'où l'on voit ce paysage est étendue, et par conséquent la vue, qui est une belle pièce d'architecture naturelle, continue quelque tems à occuper les yeux. Mais dès

que le clocher se trouve directement en front, la beauté du paysage disparaît.

Sur la droite, la *carrière de pierre* dont on a bâti le pont de Bristol, et sur la gauche les fourneaux de charbon des *bois de l'évêque*, sans être des objets importans par eux-mêmes produisent de la variété dans la scène.

Les deux côtés de la rivière continuent encore quelque tems à être escarpés et beaux, sans qu'aucun objet particulier les caractérise; mais dans des circonstances comme celles-ci, la nature caractérise ses propres scènes par la variété infinie avec laquelle elle *compose* et *orne* ces vastes formes et par la touche variée avec laquelle elle exprime chaque objet.

On peut remarquer ici qu'il y a une grande différence entre les tableaux de la nature et ceux de tous ses copistes. Tous les artistes ont plus ou moins une manière particulière de rendre les mêmes objets. Les rochers, les arbres, les figures sont jettés dans un même moule, au moins ne possèdent-ils qu'une *variété semblable*. Les figures de Rubens ont trop d'embonpoint, celles de Salvator sont trop maigres et trop allongées; mais la nature a des moules différens pour chaque objet qu'elle représente.

Les artistes mettent aussi peu de variété à remplir les surfaces des corps, qu'à en dessiner les formes; on voit la même *touche* ou quelque chose de semblable dominer universellement, quoique appliquée à des objets différens. Mais la touche de la nature est aussi variée que la forme de ses objets.

Dans toutes les parties de la peinture excepté l'exécution, un artiste peut s'aider du travail de ceux qui l'ont précédé; il peut s'en servir pour se perfectionner en composition, dans la distribution de la lumière et des ombres, en élégance et en grâce: c'est-à-dire dans toutes les parties scientifiques de son art. Pour l'*exécution* il ne doit travailler que sur son propre fond, s'il l'emprunte d'un autre elle sera *infailliblement* roide et affectée; j'ai bien peur que même cette précaution ne l'empêchera pas d'être *maniériste*. Le meilleur moyen d'éviter ce défaut général est de copier scrupuleusement la nature.

A *Lidbroke*, un grand quai où l'on embarque du charbon pour Hereford et autres places, forme une scène nouvelle et agréable. Tout ce qui jusque-là a été grandeur et tranquillité se continue encore; mais mêlé de

mouvement et de vie. On y voit une route parcourant diagonalement le rivage, des chevaux et des voitures allant recevoir leurs charges auprès de petits bateaux amarrés au quai. Derrière cette route, un riche coteau couvert de bois tombe en pente sur le quai et sert d'un bon fond pour le paysage, les machines employées pour charger et décharger, et le contraste de toutes ces occupations, joint à la variété de la scène produisent un assemblage pittoresque. Le coteau couvert de bois forme la rive de front. Les côtés opposés sont bas.

Mais bientôt le front devient une rive gauche majestueuse qui se dessinant autour de l'œil jusqu'à *Welsh-Bickner* forme un bel amphithéâtre.

A *Cold-well*, la rive de front paraît au commencement comme un coteau brisé, se terminant en un point. Au bout de quelques minutes elle change de forme, et le coteau boisé devient une rive de côté élevée sur la droite, pendant que le front se développe en une scène majestueuse de rochers.

Nous devons dans cet endroit descendre sur le rivage et nous promener jusqu'à *New-weir*; la distance par terre n'étant que d'un mille, pendant qu'elle est de trois milles par

eau. On nous avait d'ailleurs prévenu que cette promenade nous présenterait quelques belles vues de rivière; et que nous ne perdions rien en quittant la Wye qui dans cette partie est sans intérêt.

Nous aurions probablement reconnu la vérité de ce qu'on nous avait annoncé, si le tems nous eut permis de mettre pied à terre. Pour ce qui regarde les vues de dessus l'eau, on ne nous avait point trompé; nous laissâmes les rochers et les escarpemens derrière nous, les échangeant contre des rives basses et marécageuses.

Mais les grandes scènes ne tardèrent pas à se remontrer. Nous n'en approchâmes cependant que graduellement; les vues de *White-church* en étaient une espèce d'introduction. Là nous voguâmes entre une longue suite de coteaux dont les penchans sont couverts de grosses pierres détachées, qui semblent avoir, pendant une suite d'années, roulé de la chaîne de rochers qui couronne les hautes régions de ces parties élevées des deux côtés de la rivière, particulièrement sur la gauche.

Après avoir quitté ces rochers nous approchâmes bientôt de *New-weir*, qu'on peut appeller la seconde grande scène de la Wye.





La rivière qui est plus large dans cette partie qu'à son ordinaire, tourne autour d'un promontoire de rocher en forme de tour, qui compose la rive gauche et le plus grand trait de la vue. Ce n'est pas une grande face brisée de rocher; mais plutôt un coteau boisé, dont de larges projections sont crevassées dans deux ou trois endroits. De ces crevasses pendent des branches grossièrement entrelacées et des masses touffues, qui ayant quelque ressemblance avec la crinière d'un lion, donnent un air encore plus sauvage à cette agreste composition de la nature. Près du sommet, un fragment pointu d'un rocher isolé, s'élevant au-dessus du reste, a une apparence fantastique qui n'est pas sans effet quand on considère ce paysage.

Un grand maître en paysage a orné une vue imaginaire par des circonstances exactement semblables:

Stabat acuta silex præcisis undiq; saxis,

— *Dorso insurgens, altissima visu,*

Dirarum nidis domus opportuna volucrum,

— *Prona jugo, lævum incumbibat ad amnem.**

Le rivage forme sur le côté droit de la

* *Æn. Lib. VIII. p. 233.*

rivière un amphithéâtre boisé qui suit la direction du courant autour du promontoire. Ses bords peu élevés sont ornés par un hammeau, au milieu duquel des nuages d'épaisse fumée s'élèvent par intervalle d'une forge, dont le feu est nourri par du bois vert. Cette fumée ajoute une nouvelle beauté à la scène.

Une circonstance due à l'eau caractérise particulièrement cette vue. Dans cet endroit toute la rivière fait une chute, à la vérité de peu de hauteur, mais assez pour mériter le nom d'une cascade, quoique pour l'œil placé sur la rivière ce soit un objet de nulle conséquence. Dans toutes les scènes que nous avons passées jusqu'ici en revue, l'eau coulant lentement et avec tranquillité, les objets environnans participaient en quelque façon de ce caractère, et chaque escarpement, chaque rocher était tranquille et majestueux. Mais ici la violence du courant et le tournoiement de l'eau impriment un nouveau caractère à la scène. Tout y est agitation, tumulte, et chaque escarpement, chaque rocher est marqué d'un caractère sauvage et terrible.

On se sert pour la pêche, dans cette partie de la rivière, d'une espèce de bateaux assez curieuse. Ils sont construits en toile cirée

étendue sur un batis léger, et ne portent qu'un seul homme, on les appelle *coricle*. Ils dérivent probablement, comme le nom l'indique, de cette espèce d'anciens bateaux qui étaient faits de peau.*

A la suite d'un pari, quelqu'un entreprit de naviguer sur un *coricle* jusqu'à l'île de Lundy qui se trouve à l'embouchure du canal de Bristol. Il employa à peu près quinze jours à ce dangereux voyage, et eut le bonheur d'avoir continuellement du beau tems. Les courans, contre-courans, marées montantes et descendantes donnèrent souvent au voyageur occasion de faire usage de toute son expérience et de son adresse. Son frêle bâtiment était quelquefois emporté par le vent, d'autres fois il en était arrêté; mais toujours retrouvant sa route et persévérant dans son entreprise, il la termina enfin heureusement. On rapporte qu'à son retour à *New-weir* le récit de son expédition y fut reçu comme celui d'un voyage autour du monde.

Au delà de *New-weir* on trouve des vues

C 2

* *Coriaceous*, signifie quelque chose de cuir.

Note du trad.

de rochers de la même espèce, quoique moins belles. Les scènes de ce genre présentent avec une ressemblance générale des gradations infinies et une multitude de détails différens; leur description au contraire bornée dans le cercle étroit de quelques termes uniformes, comme *haut, bas, escarpé, brisé, rocher* et quelques autres, qui composent toutes les couleurs du langage, ne peut manquer de devenir fade et monotone.

Après avoir dépassé quelques-unes de ces vues, le terrain descend graduellement jusque dans Monmouth, qui est placée trop bas pour avoir une apparence quelconque de dessus l'eau; mais en débarquant nous trouvâmes que la ville est agréable et bâtie proprement. La maison de ville et l'église sont deux beaux bâtimens.

Le tems opère quelquefois des changemens plaisans, le château de Monmouth en fournit un exemple. Il était originairement le palais d'un roi et a donné naissance à un prince puissant: il vient d'être converti récemment en une basse cour où l'on engraisse des canards.

Le soleil s'était couché avant nôtre arrivée à Monmouth, où nôtre chaise nous attendait;

mais trouvant un voyage par eau plus propre à procurer de l'agrément, nous fîmes un nouvel arrangement avec nôtre batelier, et nous nous embarquâmes le matin suivant.

S E C T. IV.

En quittant Monmouth les bords de la rivière sont bas, mais bientôt ils se forment en escarpemens couverts de bois et sont aussi variés que nous les avons trouvés les jours précédens. La plus belle de ces vues est dans le voisinage du château de St. Bréal; les vastes pentes de cette partie, couvertes de bois de chaque côté, sont d'une magnificence peu commune. Le château est trop éloigné pour produire aucun effet dans la vue.

Le tems était redevenu serein, et le soleil, qui paraissait, nous présenta dans les vues de cette journée, assez d'effets de lumière pour nous faire regretter de les avoir perdus le jour précédent.

Pendant tout le cours de nôtre voyage depuis Ross, nous avons rarement vu un champ de blé, les bords de la Wye consistant presque entièrement en bois ou en pâturages; ce que je remarque comme une circonstance d'un grand prix en paysage. Des pays sillonnés et du blé ondoyant, quoique charmans dans la poésie pastorale, se prêtent mal à la peinture. Le peintre ne voit jamais qu'avec regret la

main de l'art se mêler à la nature; mais s'il le *faut* absolument, si elle *doit* déterminer les limites des propriétés et les disposer à l'usage de l'agriculture, l'artiste désire alors que ces limites soient cachées autant que la chose se peut, et que le terrain qu'elles entourent s'écarte le moins possible de son état naturel. C'est ce qu'on trouve dans des pâturages, qui non seulement présentent une surface agréable, mais encore très variée par les troupeaux qui y paissent.

Les prairies au-dessous de Monmouth, qui s'étendent depuis les hauteurs jusqu'au bord de l'eau, sont particulièrement belles: de nombreux troupeaux de moutons paissent sur leurs pentes vertes et des troupeaux de bœufs en occupent les bas fonds. Nous en vîmes souvent passer des groupes qui venaient se baigner dans la rivière, ou cherchaient sur ses bords ombragés un abri contre l'ardeur du soleil.

Dans cette partie la rivière commence à s'agrandir, nous y rencontrâmes souvent de petits bâtimens qui glissaient devant nous, et dont les voiles blanches se projetant sur les coteaux boisés des côtés, les rendaient tout-à-fait pittoresques.

Plusieurs des vues de cette partie étaient en même tems variées par la perspective de baies et de hâvres en miniature, où l'on voyait quelques barques amarrées chargeant de la mine ou d'autres productions des montagnes. Ces bâtimens construits pour des eaux plus fortes que celles que nous avions devant les yeux, nous indiquaient sans aucune connaissance géographique, que nous approchions de la mer.

Quelques heures après avoir quitté Monmouth, nous arrivâmes aux belles ruines de *l'abbaye de Tintern*, qui avec leurs accessoires passent pour la vue la plus belle et la plus pittoresque de la rivière: elles appartiennent au Duc de Beaufort.

L'usage respectif des châteaux et des abbayes détermine la beauté de leurs situations. Les châteaux, destinés à la défense d'un pays, doivent se montrer sur ses collines; les abbayes au contraire, dévouées à la méditation doivent occuper les vallées solitaires.

*Ah! happy thou, if one superior rock
Bear on it's brow, the shivered fragment huge
Of some old Normand fortrefs: happier far,
Ah then most happy, if thy vale below
Wash, with the crystal coolness of it's rills,
Some mould'ring abbey's ivy-vested wall. **

* Heureux le pays qui est couronné par un rocher élevé sur-









Telle est la situation de *l'abbaye de Tintern*. Elle occupe une jolie éminence au milieu d'une vallée circulaire entourée de tous les côtés de coteaux couverts de bois, entre lesquels la rivière serpente; et les coteaux fermant son entrée et sa sortie n'y laissent aucun accès à l'inclémence des vents. On trouverait difficilement une retraite plus agréable, les bois y sont entremêlés de clairières; les sinuosités de la rivière, la variété du fond, les ruines splendides qui contrastent avec les objets naturels, et la ligne élégante formée par le sommet des hauteurs, concourent tous ensemble à en faire une scène vraiment enchantresse. Un air si calme et si tranquille se répand à l'entour; on y est si séquestré du commerce du monde; qu'il est facile de concevoir qu'un homme d'une imagination exaltée a pu, du tems des moines, avoir été engagé par un site pareil à fixer là son habitation.

De la rivière on n'aperçoit rien des ruines de Tintern que l'église de l'abbaye, bâtiment

monté lui-même par les ruines de quelque vieux château normand: mais plus heureux cent fois si, au fond d'une vallée, le cristal des ruisseaux arrose et rafraîchit les ruines couvertes de lierre d'une antique abbaye.

gothique très élégant, qui dans l'éloignement ne produisit pas l'effet que nous en attendions. Quoique les parties en soient belles, l'ensemble a une mauvaise forme, et il ne reste aucune partie de la tour qui aurait pu en donner une meilleure et contraster avec les murs et les arc-boutans. Au lieu de cela une quantité de pointes fourchues choquent l'œil par leur régularité et déplaisent par leurs formes communes. Un marteau judicieusement employé (mais qui oserait le lever) y pourrait être très utile en brisant quelques-unes de ces pointes, particulièrement celles des ailes, qui sont doublement désagréables, et en elles-mêmes et en confondant la perspective.

Quand le bâtiment n'aurait pas ces défauts, entouré comme il l'est de méchantes baraques, il ne pourrait encore avoir aucun effet, vu de la rivière. Il paraît avec plus d'avantage d'un point de vue auprès de la route.

Si *l'abbaye de Tintern* se présente avec peu d'avantage dans *l'éloignement*; de près, lorsque l'œil ne peut pas en saisir l'ensemble, mais seulement quelques-unes de ses belles parties, c'est une ruine de toute beauté. La nature en a fait sa propriété depuis que le

tems y a détruit toutes les traces du ciseau, qu'il a émoussé les angles aigus, fruits des règles et du compas, et qu'il a anéanti la régularité des parties opposées. Les ornemens des fenêtres du côté de l'est n'existent plus; mais ils sont demeurés à celles de l'ouest, plusieurs des autres fenêtres subsistent encore ainsi que leurs ornemens.

A toutes ces beautés, le tems a ajouté les ornemens qui lui sont propres. Le lierre, en masses rarement grandes, qui a pris possession de plusieurs parties de la muraille, produit un contraste heureux avec la couleur grise des pierres dont le bâtiment est composé, et ajoute à sa décoration. Des mousses de différentes couleurs, des lichens, des capillaires et d'autres plantes modestes en couvrent la surface, ou pendent de tous les joints et de toutes les crevasses; les unes en fleurs, d'autres seulement en feuilles; mais toutes ensemble donnent cet éclat de teintes qui ajoute le dernier degré de richesse à une ruine.

Tel est le bel aspect que présente l'abbaye de Tintern au dehors, lorsqu'on la voit de près. En y entrant on trouve encore une plus grande perfection, au moins en la considérant comme un objet indépendant et sans liaison

avec le paysage. Le toit n'existe plus, mais les murailles et les piliers qui le supportaient sont encore entiers. Quelques - uns des piliers se sont écartés de même que la muraille dans quelques endroits; mais on voit toujours dans les parties correspondantes des restes qui conservent l'intention. Le pavé est effacé, l'élévation du chœur n'est presque plus visible, l'aire entière a été mise de niveau et unie par le frottement; elle est couverte d'un gazon exactement tondue et qui n'est interrompu que par les belles colonnes qui formaient les ailes et supportaient la tour.

En s'arrêtant à une extrémité de cette vénérable ruine, pour en embrasser l'ensemble dans une même vue, assez parfaite pour former une perspective, et en même tems assez brisée pour en détruire la régularité; elle ravit l'œil par la beauté, la grandeur et la nouveauté de la scène. Elle serait assurément plus pittoresque si l'on eut laissé la surface du terrain en désordre et couverte des débris de la ruine. On s'étonne même qu'il y ait eu une main assez hardie pour les éloigner: cependant comme les dehors de la ruine, qui est l'objet principal de *curiosité pittoresque*, ont été conservés dans toute leur rudesse sauvage

et native on excuse, on approuve presque cette propreté, qui en ajoutant peut-être à la beauté de la scène, la rend indubitablement plus remarquable.

On peut compter parmi les choses remarquables de cet endroit l'extrême indigence de ses habitans, qui occupent quelques huttes bâties entre les ruines du monastère. Ils paraissent n'avoir d'autre occupation que celle de mendier; comme si une place dévouée une fois à l'indolence, ne pouvait ensuite prendre l'apparence de l'industrie. En quittant l'abbaye, nous trouvâmes à la porte tout le hameau sollicitant ouvertement nos aumônes, ou se couvrant du prétexte de nous conduire à quelque partie des ruines, bien supérieure à tout ce que nous pourrions voir d'un autre côté. L'occasion la plus lucrative n'aurait pas excité plus de jalousies et de disputes.

Nous suivîmes une pauvre femme qui nous avait engagé à voir la bibliothèque des moines; elle pouvait à peine se traîner, en supportant sur deux bâtons ses membres paralytiques, son corps maigre et contracté. Elle nous conduisit par une vieille porte dans une place couverte de ronces et d'orties, et nous dirigeant vers les restes d'un cloître endommagé, nous dit,

en nous montrant sa propre demeure, que c'était là qu'était la bibliothèque; elle ne songea même qu'à nous raconter l'histoire de sa misère, en nous conduisant dans ce triste réduit. Nous ne nous étions pas attendus à éprouver de l'intérêt, nous en éprouvâmes cependant en voyant la plus dégoûtante habitation d'une créature humaine. C'était une cavité élevée et voutée, entre deux pans de muraille, remplie de pierres tachées de différentes couleurs par une eau mal saine; la terre, dont l'humidité ne permettait pas de placer le pied avec sûreté, en formait le plancher. Nous n'y aperçûmes aucune espèce d'ustensile. Un méchant lit couvert de quelques haillons formait tout l'ameublement de la cellule, au milieu de laquelle il était placé pour éviter l'humidité qui découlait des murs. Une ouverture pratiquée à un des bouts, servait à laisser entrer juste assez de lumière pour découvrir l'horreur du lieu. Lorsque nous fûmes au milieu de cette cellule de misère et que nous éprouvâmes les vapeurs glaciales qui nous frappaient dans toutes sortes de directions, nous fûmes plutôt surpris de ce que sa misérable habitante vécut encore, que de ce qu'elle n'eut perdu que l'usage de ses membres.

En décrivant les environs de l'abbaye de Tintern comme composés de scènes tranquilles et solitaires, on n'a voulu parler que de la partie qui l'entoure immédiatement: car à un demi-mille de là, on rencontre une grande usine de fer qui occasionne beaucoup de bruit et de fracas dans ces scènes de tranquillité.

Le terrain aux environs de cette usine paraît, vu de la rivière, consister en grandes collines boisées, tournant et se coupant dans des lignes élégantes. Elles sont une continuation de l'espèce de paysages que l'on trouve aux environs de l'abbaye de Tintern et ne leur cèdent en rien.

En continuant à descendre la rivière, l'on trouve les rives également escarpées, tournantes et boisées. Dans quelques parties elles sont variées par des rochers saillans et des terrains agréablement brisés et bien ornés.

Nous commençâmes bientôt à éprouver un grand inconvénient. Jusque-là la rivière avait été claire et transparente, réfléchissant tous les objets de ses bords; mais alors elle devint sale et opaque; le rivage de chaque côté parut aussi couvert de vase, et d'autres symptômes nous découvrirent l'influence de la marée.

S E C T. V.

Nous nous approchâmes ensuite de Persfield, où Mr. Morris a fait des embellissemens qui le rendent aussi digne de l'attention des voyageurs, qu'aucun autre endroit des bords de la Wye. Nous poussâmes au rivage précisément sous des rochers ; mais la marée qui baissait fut cause que nous n'abordâmes qu'avec beaucoup de difficulté sur une partie couverte de vase. Un de nos bateliers qui connaissait le terrain nous conduisit au haut du rivage par une pente douce en zigzag régulier.

L'éminence sur laquelle nous étions, (un des points les plus élevés, et d'où l'on domine la Wye) mélange de rochers et de bois, forme un demi-cercle concave sur un segment d'environ deux milles. La rivière serpente au-dessous et par conséquent les scènes se présentent de différens côtés. La rivière, comme nous l'avons déjà observé, est chargée des impuretés du sol sur lequel elle coule, et à la marée descendante, la verdure du rivage est couverte de vase ; malgré ces désavantages, la position de Persfield est belle.

Il y avait peu à faire pour embellir cet

endroit, il suffisait d'ouvrir des allées et des vues à travers la forêt, pour montrer les différens objets qui sont autour, ce que l'ingénieur propriétaire a exécuté avec beaucoup de jugement, en faisant paraître ces rochers, ces bois, ces précipices sous des formes variées et avantageuses. Quelquefois, c'est une large face de rocher qui, semblable aux murs d'une citadelle, se prolonge sur un grand espace, ou bien elle est interrompue par des arbres; dans d'autres parties les rochers s'élèvent au-dessus des bois, un peu plus loin ils s'abaissent, quelquefois on les aperçoit à travers, et enfin une masse de rochers s'élève au-dessus d'une autre. Quoique plusieurs de ces objets soient les mêmes; cependant, comme ils se présentent de différens points de vue et avec d'autres accessoires, ils paraissent toujours nouveaux. La sinuosité du précipice est le secret magique qui produit toutes ces scènes enchantées.

Nous ne pouvons cependant pas regarder toutes ces vues comme également pittoresques. Quelques-unes se présentent d'un point de vue trop élevé, ou manquent du caractère que l'on recherche dans une composition qui doit paraître avec avantage sur la toile; mais elles

sont extrêmement romantiques et excitent l'imagination à des rêveries de ce genre.

Ces vues s'aperçoivent surtout de différens points d'une allée étroite qui couronne le précipice. On pourrait faire la remarque que cette allée est triste et que, malgré la variété générale qui anime ces vues, plusieurs ont un peu trop d'uniformité; mais probablement l'intention du propriétaire n'est pas encore entièrement exécutée, et peut-être est-elle de cacher des objets qui se montrent à présent avec profusion.*

Après avoir vu tout ce qui se présente de ce côté de la colline, l'allée que nous suivions nous mena par dessus son sommet au côté opposé. Là le terrain quitte son apparence sauvage pour prendre une forme plus cultivée. Il consiste en une grande variété de petites plaines mêlées de bois et de rochers. Quoiqu'il s'élève et s'abaisse souvent, il descend cependant assez doucement dans la contrée voisine.

Les vues de ce côté n'ont pas l'aspect ro-

* Comme il y a plusieurs années que ces observations sont faites; il s'y sera assurément opéré depuis beaucoup de changemens.









mantique des précipices de la Wye; mais quoique d'une autre nature elles n'en sont pas moins grandes. Elles sont particulièrement composées de lointains ayant pour objets le vaste bassin de la Saverne, qui dans cet endroit forme un bras de mer. Ce bassin est terminé par un horizon étendu, par l'embouchure de la Wye dans la Saverne et par la ville de Chepstow, son château et son abbaye. On a profité avec beaucoup d'art de tous ces objets éloignés. On les voit, comme de l'autre côté les rochers de la Wye, quelquefois en détail et d'autres fois tous ensemble. Nous eûmes d'un même point la vue sur les deux côtés de la vallée à la fois.

C'est dommage que l'ingénieux architecte de ces parties ne se soit pas contenté des grandes beautés de la nature qu'il avait à sa disposition, et j'ai bien peur que les arbustes qu'il y a ajoutés ne produisent un effet contraire à celui qu'il en attendait. Des bosquets artistement disposés peuvent servir à l'embellissement d'une maison de campagne ou de petites vues qui n'ont rien de recommandable en elles-mêmes; mais dans des scènes de la nature de celles-ci, des bosquets ne sont que des taches brillantes, qui contrastent désagréa-

blement avec la grandeur et la simplicité du tout.

— — — — *Fortasse cupressum*

Scis simulare: quid hoc? — — —

— *Sit quidvis simplex duntaxat et unum.*

Ce n'est pas l'arbrisseau qui choque, c'est la régularité désagréable et déplacée qu'il produit. Des arbrisseaux sauvages peuvent servir à orner une grande scène, c'est même alors un très bel ornement. Un lit de violettes ou de lys peut également servir à émailler la terre au pied d'un chêne; mais si vous en formez une bordure artificielle, cette régularité affectée défigure le grand objet que vous voulez orner.

De Persfield nous fûmes, en nous promenant, jusqu'à Chepstow, notre barque tirant trop d'eau pour passer sur les bas fonds jusqu'au retour de la marée. Nous regrettâmes dans cette promenade de n'avoir pas plus de tems à notre disposition pour examiner les scènes romantiques qui nous entouraient; mais nous étions obligés de retourner le même soir à Monmouth.

Le chemin de Chepstow fournit d'abord des vues éloignées sur ces collines boisées, qui nous avaient déjà occupé agréablement sur les

bords de la Wye, et qui paraissent avec autant d'avantage, étant unies au terrain, qu'unies avec la rivière. Mais le pays perd bientôt sa forme pittoresque et prend un aspect sauvage et désagréable.

Environ à sept milles de Chepstow, nous eûmes sur le pays de Galles une vue fort étendue terminée par des montagnes très éloignées; mais cette vue quoique très célèbre n'a de remarquable que sa grande étendue. Il est cependant possible que nous ayons eu le malheur de l'observer dans un jour défavorable, et qu'elle soit pittoresque lorsqu'elle est mieux éclairée; ce qui est d'autant plus possible que la différence des lumières a une si grande influence sur la *composition* d'un paysage, au moins sur sa *composition apparente*, qu'elle crée une scène tout-à-fait nouvelle. Cette influence se remarque surtout dans les lointains, où des montagnes et des vallées peuvent être dérangées, des creux se former, des interruptions désagréables être produites, et l'effet des bois, des châteaux et de tous les ornemens de détail d'un pays être perdus. De même que ces parties intégrantes d'un paysage peuvent dans la réalité être désagréables et cependant être

altérées, adoucies et rendues agréables par l'influence magique de la lumière.

J'ai vu souvent, et dans les pays de montagnes surtout, des chaînes de collines élever pendant les heures du matin leurs sommets dans des formes fantastiques et mal disposées. Dans la soirée, tous ces défauts ont disparu et chaque sommité défectueuse s'est changée en forme gracieuse et agréable.

La différence des saisons produit aussi le même effet. Le soleil qui, dans le même méridien, s'élève en été et ne borde que l'horizon en hiver, donne dans ces différentes circonstances des apparences tout-à-fait différentes aux sommets des montagnes, et même à l'aspect entier d'un pays.

Les brouillards changent autant que la lumière, un point de vue éloigné, en adoucissant les traits trop rudes du paysage et répandant sur lui un gris harmonieux qui l'embellit.

Nous remarquerons encore sur cet objet, que rarement un paysage supporte l'épreuve de différentes lumières, le soleil dans sa course en dévoilant les défauts par quelque rayon pénétrant. C'est pourquoi presque tout paysage, pour produire le meilleur effet, veut être éclairé d'une manière qui lui soit propre; l'un

exige le soleil du soir, d'autres celui du matin, quelques-uns même celui de midi.

Pendant plusieurs milles nous tîmes les hauteurs et nous approchâmes de Monmouth par une descente longue et agréable; avant d'y arriver nous fûmes surpris par la nuit. Autant qu'on peut juger d'un pays dans l'obscurité d'une soirée d'été, celui-ci nous parut posséder différentes beautés. De ce nombre sont les vallées boisées entre les collines que nous descendîmes. Si un jour de cette nature n'est pas favorable au paysage, il l'est au moins beaucoup à l'imagination, dont le pouvoir actif donne des corps à des images à demi-formées, qu'elle combine rapidement. Si elle est féconde elle en compose des paysages souvent plus beaux que ceux qui existent réellement dans la nature; puisqu'ils sont formés de ses plus belles parties, qui ayant été déposées dans la mémoire, sont dans ces créations imaginaires, rappelées par des ressemblances éloignées qui frappent l'œil dans la multiplicité des objets vagues flottans devant lui.

S E C T. VI.

Après avoir ainsi parcouru la Wye depuis Ross jusqu'à Chepstow, nous n'aurions pas manqué, si le tems fixé pour nôtre voyage nous l'eut permis, d'aller voir les beaux paysages au-dessus de Ross, qu'on nous avait beaucoup vantés.

Je joindrai ici, pour l'usage de ceux qui auront plus de tems que nous n'en avons, un journal qui m'est tombé entre les mains. C'est celui d'un voyage fait aux sources de la Wye et à travers les comtés du milieu du pays de Galles; j'ajouterai quelques remarques pittoresques que le sujet pourra amener occasionnellement.

De Ross à Hereford, la grande route quitte la rivière qu'on voit à peine une seule fois; mais il n'est pas probable qu'on y perde beaucoup, toute cette partie de la contrée ayant une apparence fade.

La cathédrale de Hereford est composée de différentes parties d'une architecture gothique très riche. Le frontispice du côté de l'ouest se détruit journellement, et il se

rapproche chaque année davantage de la forme d'une belle ruine. *

A Hereford on rencontre de nouveau la Wye, sur laquelle on a encore différentes belles vues de dessus les hauteurs. La route suit de là jusqu'à Hay, les sinuosités de la rive septentrionale de la rivière.

A six milles au delà de Hereford et presque sur la route, on trouve Foxley. La forme du terrain au delà de cet endroit et les beaux bois qui l'entourent, passent pour dignes d'être vus. Mon journaliste dit qu'on y trouve une collection choisie de tableaux et quelques bons dessins de paysages par feu Mr. Price.

Bientôt après l'on aperçoit les ruines du château de Bradwardine, qui sont réduites à peu de chose. Près de là on traverse la Wye sur un pont et la route passe sur la rive méridionale. Le pays, qui jusque-là avait été varié en grand, commence à se couvrir de monticules; celles qui se présentent en front, occupent l'œil pendant quelque tems, comme un objet considérable.

Laissant Witney-bridge sur la droite et

* J'ai ouï dire que depuis peu on a ouvert une souscription pour le réparer.

continuant à suivre la rive méridionale de la rivière, on arrive bientôt en vue des ruines du château de Clyfford, où, d'après la tradition, le célèbre Raimond a passé la première partie de sa vie.

Bientôt après on arrive à Hay, ville agréablement située sur la Wye. Ce fut originairement une position occupée par les romains; son château et ses hautes murailles l'ont fait depuis passer pour une place très forte jusqu'à ce que Owen Glendouer l'eut réduite en cendres, dans une de ces expéditions par lesquelles il chassa Harry Bolingbroke

— — — Trois fois des bords de la Wye

Et des fonds sablonneux de la Saverne —

Si vous avez le tems de faire une petite excursion, vous trouverez à mi-chemin entre Hay et Abergavenny les ruines du prieuré de Lantony. Dugdale, dans sa description des monastères, en parle comme d'une scène richement ornée de bois; mais Dugdale vivait il y a un siècle, et un pareil laps de tems peut en produire ou en détruire les plus belles parties. Il a ici produit ce dernier effet, et la ruine du prieuré de Lantony est actuellement nue et désolée.

Après cette excursion vous retournerez en-

core à Hay et continuerez vôte route sur Bualt, toujours sur la rive méridionale de la rivière.

Sur la rive septentrionale à quatre milles au delà de Hay, on trouve Maeslough ancienne résidence des Howards, la maison paraît négligée par son possesseur actuel, quoique sa situation soit, dans son espèce, une des plus belles de tout le pays de Galles. On prétend que la vue de la porte du sallon est infiniment agréable, c'est une plaine qui s'étend jusqu'à la rivière dont elle est entourée à la distance d'un demi-mille; on remarque, parmi les différens objets qui ornent cette partie des bords de la Wye, deux ponts avec des chemins tournans et les tours de l'église de Glasbury environnée de bois. Un lointain également riche remplit le fond du paysage qui est terminé par des montagnes. Un des ponts de cette vue, celui de Glasbury, composé de plusieurs arches, est remarquable par sa légéreté et son élégance. J'ignore jusqu'à quel point ces différens objets sont liés entr'eux, mais je ne puis m'empêcher de les trouver trop nombreux.

En poursuivant la route de Bualt, le pays s'agrandit et devient pittoresque. La vallée de

la Wye se resserre, et la route suit les bords de l'eau.

Je trouve que la Wye est, s'il est possible, plus belle dans cet endroit que dans aucun autre de son cours. Entre Ross et Chepstow, la grandeur et la beauté de *ses bords* sont principalement admirables ; la *rivière elle-même* n'a d'autre mérite que celui d'une surface tournante d'eau tranquille. Mais ici, il faut ajouter, à une égale décoration de ses bords, les cascades formées par les rochers contre lesquels ses eaux viennent frapper en jaillissant. Cette agitation imprime à la Wye un caractère plus beau que n'en peut présenter une eau tranquille coulant dans un canal uni et plat.

Les rochers de toutes les formes qui varient continuellement l'aspect de l'eau, soit qu'ils la forcent à se plier entr'eux, soit qu'elle coule au-dessus d'eux, ajoutent également un mérite de plus à de pareilles rivières, par la différence des formes qu'elles sont obligées de prendre pour s'adapter au vide ou au plein de leurs lits. C'est ainsi qu'une rivière de ce genre est pour l'œil pittoresque un fond inépuisable d'amusement.

Les beautés de cette partie du cours de la Wye sont encore augmentées par les arbres

dont ses bords sont ornés, et que la navigation ne souffre pas dans les parties basses. Ici le tout est parfaitement champêtre et si embarrassé, que je crois même qu'aucun bateau ne s'est montré au delà de Hay. Un bateau il est vrai est un ornement, mais qu'on ne changerait pas contre ceux d'une rivière qui n'en supporterait pas.

Une rivière tranquille possède cependant quelques beautés que n'a pas une eau rapide. Cette dernière manque de ces réflexions qui font un si grand ornement de la première, on n'a pas davantage la commodité de contempler la grandeur de ses bords de dessus la surface de l'eau, à moins que la route ne suive exactement le rivage; alors peut-être on peut les voir avec plus d'avantage encore.

Ces remarques sur les eaux *tranquilles* et *agitées*, sont fondées sur le principe général, que l'eau qui se montre en *petite quantité* a besoin de l'agitation d'un torrent, d'une cascade ou de quelqu'autre circonstance pareille pour acquérir de l'importance. Mais lorsqu'elle remplit *le lit de quelque rivière capitale*, d'un *lac*, ou d'un *bras de mer*, elle suffit à sa propre dignité. Dans le premier cas elle tend à la beauté, dans le dernier à la gran-

deur. Comme la Wye n'a dans aucune partie de son cours, une quantité d'eau suffisante pour lui donner un certain degré de grandeur; il en résulte que sa partie *tranquille* doit le céder à sa partie *agitée*.

Langood, maison de Sir Edouard William, se trouve dans ces contrées sauvages et enchantées. Elle est, comme Foxley, ornée de bois et de jardins, mais c'est une scène entièrement différente. On y trouve de plus beaux arbres qu'à Foxley, et qui paraissent avec beaucoup d'avantage, même individuellement. Mon journaliste a entendu dire que quelques-uns des plus beaux ont été dernièrement coupés.

La route qui suit toujours les bords de la Wye conduit à Bualt au bout de quelques milles et toujours à travers les mêmes belles contrées. Bualt est entourée de bois et située dans une agréable vallée.

Un peu au delà de Bualt, où la rivière Irvon se jette dans la Wye, est un champ, sur lequel a péri (suivant la tradition) Lewellin le dernier prince de Galles. Quelques historiens prétendent qu'il fut tué dans une bataille, mais la tradition qui assure qu'il tomba près de Bualt sous le fer d'un assassin, paraît plus pro-

bable. On sait que lorsque Edouard envahit le pays de Galles, Lewellin se retira dans la forteresse de Snowdon. Il y aurait probablement résisté à son adversaire; mais quelques-uns de ses détachemens ayant eu du succès contre le comte de Surrey un des généraux d'Edouard, Lewellin descendit de ses retranchemens, et dans l'espoir d'augmenter ces avantages il offrit la bataille à Edouard. Il fut totalement défait et fuyant dans le Glamorganshire, il dormit la nuit avant d'être assassiné, à Lechryd qui est à présent une ferme. Le maréchal de cet endroit, qui ferra son cheval, l'ayant reconnu sous son déguisement, le dénonça au peuple de Bualt qui le mit à mort. Depuis ce jour on les appelle *les traîtres de Bualt*.

A Bualt on traverse la Wye et la route passe sur la rive septentrionale de la rivière où les mêmes grandes scènes se continuent: bords élevés, vallées boisées, un lit de rochers et un courant rapide qui coule au travers.

Peu après on arrive aux sources sulfureuses de Lanydrindod, qu'on laisse sur la droite, et traversant la rivière Ithon on parvient à Rhaader qui est éloignée de treize milles de Bualt. Pour un gallois, l'aspect de la Wye

à *Rhaader* n'a pas besoin d'être décrit, le nom seul signifie une *chute d'eau*. Il n'y a pourtant aucune cascade de conséquence auprès de cet endroit; mais la rivière étant resserrée étroitement par des rochers et son lit étant très en pente, son cours n'est qu'une succession de chutes d'eau.

En quittant *Rhaader* on commence à s'approcher des sources de la *Wye*; mais la rivière perdant ses principales eaux devient de plus en plus insignifiante, et le pays devenant plus sauvage et plus montagneux, les scènes de la rivière cessent d'y être *proportionnées*. Il n'y a plus assez d'eau dans le paysage pour balancer la terre.

Langerig qui est éloigné environ de douze milles de *Rhaader*, est le dernier village que l'on trouve sur les bords de la *Wye*. Bientôt après cesse tout signe d'habitation, l'on commence à monter sur les sommets de *Plinlimmon*; et après s'être élevé graduellement depuis *Langerig* pendant dix milles, on arrive aux sources d'une rivière qui pendant un cours de tant de lieues a produit un si grand intérêt.

Une circonstance remarquable est que la *Saverne* prend sa source à environ un quart de mille de celle de la *Wye*. Les deux

sources sont à peu près égales, mais la fortune de ces deux rivières semblable à celle des hommes dépend d'une multitude de petites circonstances dont elles tirent avantage dans la première partie de leur cours. La Saverne rencontrant d'abord une grande étendue de fonds, s'étend sur la droite et en quittant Plinlimmon prend une direction à peu près nord-est, dans laquelle elle continue son cours jusqu'à Schrewsbury, où elle trouve un obstacle qui la force à tourner au sud-est. Après cela rencontrant des circonstances favorables, elle s'embellit successivement étendant son cours d'un pays dans l'autre, elle reçoit partout de grandes augmentations, jusqu'à ce qu'enfin elle entre dans l'océan avec une pleine marée comme un bras de mer. Pendant le même tems la Wye ne rencontrant aucune circonstance d'assez de conséquence pour augmenter sa fortune; ne figure jamais comme une rivière principale, et finit par porter ses eaux à cette même Saverne dont la naissance et le commencement de l'existence étaient tout-à-fait semblables aux siens. Ces deux rivières comprennent entr'elles un district composé en grande partie des comtés de Montgomery, Radnor, Salop, Worcester, Hereford et Gloucester.

Il ne comprend de ce dernier comté que cette belle portion qui forme la forêt de Dean.

Les environs de Plinlimmon sont sauvages et dégarnis. On n'y voit nulle part des ornemens capables de former une belle scène, et je ne suppose pas qu'ils présentent davantage ceux nécessaires pour la grandeur d'une scène. Quoique la grandeur consiste dans la simplicité, il doit cependant y avoir *quelque forme de paysage*; autrement ce n'est qu'une étendue informe, moustrueuse et sans proportion. Comme rien dans ces contrées sauvages ne retient le voyageur et qu'on n'y trouve d'autres rafraichissemens que l'eau pure des fontaines de la Wye: on est bientôt disposé à retourner à Rhaader.

De Rhaader mon journal vous conduit dans le Cardiganshire. Vous traversez d'abord la Wye et montez pendant près de sept milles sur une montagne très escarpée. Longeant ensuite les bords d'une petite rivière, l'Elan, qui se jette dans la Wye, après avoir passé sur un coin du Montgomeryshire, l'on se trouve aux frontières du Cardiganshire.

Le passage dans ce comté a quelque chose d'effrayant. On se trouve sur des parties éle-

vées ayant aux pieds une vallée longue et étroite, qui du sommet des hauteurs paraît comme un grand précipice. On dit que ce n'est pas sans danger que l'on descend un des côtés escarpés de cette vallée, parceque la rivière Istwith qui coule dans le fond, est prête à vous recevoir si le pied vous glisse ou si votre cheval bronche.

Après être descendu au fond de la vallée et l'avoir traversée à son extrémité; on passe la rivière sur un joli pont et l'on arrive au village de Pentre, près duquel se trouve Havod résidence de Mr. Johnes membre du comté de Radnor. Cet endroit est riche de tant de belles vues qu'on ne le traverse pas sans s'y arrêter. Il se présente du côté du sud par une avenue bien conduite. La maison est neuve, et comme je l'apprends, bâtie dans un style moyen entre le gothique et le moresque. Je ne connais pas ce style d'architecture; mais l'on m'a assuré qu'il produisait un bon effet. La maison est grande, commode et richement meublée. Une chose surtout digne d'être remarquée est la cheminée de la salle à manger, sur laquelle est placée, ou doit être placée (car je crois que la maison n'est pas en-

core achevée) une table de marbre blanc avec cette inscription

— — — *Prout cuiq ; libido est,*
Siccat inequales cyathos — — —

Les habitans du pays de Galles se distinguent par leur hospitalité qui quelquefois ne se borne pas à l'*inequales cyathos*, mais souvent même est *outrée*. L'esprit de cette inscription se répandra j'espère de plus en plus dans le pays.

On trouve partout des maisons élégantes et de riches ameublements ; mais à Havod c'est le paysage qui est l'objet principal, ce qu'on rencontre rarement. Il y a plusieurs grandes allées ; l'une appelée l'*allée des dames* a plus de trois milles de long, l'*allée des messieurs* en a environ six. Il y en a une en cercle, encore plus étendue, qui pourrait proprement porter le nom de *Manège* si toutes les parties en étaient accessibles à un homme à cheval.

Toutes ces vues ont un objet général auquel toutes les allées conduisent. Cet objet est l'Istwith. Cette rivière tourne à la distance d'environ un quart de mille autour de la maison, qui est située sur un plateau en pente vers la rivière. Le courant est rapide dans cet endroit et les rochers qui remplissent

son lit (comme celui de la plupart des torrens du pays de Galles) y occasionnent des chutes d'eau et des cascades. Cette rivière est plus brisée et plus agitée que la Wye ne l'est auprès de Bualt. Ses bords sont plus variés en petits bois, collines et vallées resserrées, formant des oppositions par la différence de leurs formes et ornées de ruisseaux coulans sur des lits raboteux. Quoique je n'aie jamais été sur la place je puis cependant parler de la grandeur et de la beauté de ces vues ayant eu sous les yeux au moins trente ou quarante esquisses et dessins, qui étaient faits d'après elles.

Les différentes allées de Havod sont conduites à travers ces grandes scènes, les vues passent rapidement de l'une à l'autre, et chacune est caractérisée par quelque circonstance qui lui est propre.

Les ornemens artificiels sont la plupart des objets d'utilité, ce sont des ponts dont on a besoin pour traverser l'Istwith et les différens torrens qui tombent des hauteurs environnantes. Ils sont variés, autant que ce genre d'architecture le permet, depuis les arches de pierre jusqu'aux planches des alpes. Mr. John

a fait accommoder dans un endroit touffu sur un coteau couvert de bois une cabane pour une bande de musiciens; car une meute de chiens peut être ainsi appelée au milieu des montagnes et des vallées, dont elle fait résonner les échos.

On peut compter parmi les curiosités naturelles de cet endroit une belle cascade, qui tombe de soixante pieds de haut, et que l'on aperçoit d'une caverne partie naturelle, partie artificielle. Une ouverture faite dans le rocher et qui a quatre pieds de large, sept pieds de haut sur plus de dix toises de long, vous mène à la caverne qui est spacieuse et d'où l'on voit la cascade avec beaucoup d'avantage.

Depuis Havod le chemin continue parmi quelques autres grandes et belles scènes de ce pays. La première que l'on rencontre est celle du *pont du diable* éloigné à peu près de quatre milles de Havod. Je ne comprends pas bien clairement d'après la description de mon journal, la nature de ces vues; mais je suppose que ce doit être seulement quelque grande terrasse sans accompagnement ni lointains, et probablement une de ces vues susceptibles de former seules un tableau. C'est

une ouverture rocailleuse recouverte par une arche sous laquelle la rivière Funnach tombe à pic pendant plusieurs toises, et rencontrant au delà d'autres escarpemens, se jette, après quelques chutes pareilles, dans la Rhydol. Je suppose que le pont doit être un objet intéressant. D'après ce que je comprends il consiste dans deux arches l'une sur l'autre: celle de dessous que l'on dit avoir été bâtie par le diable ne fut pas jugée suffisamment forte. Le peuple prétend que lorsqu'il l'a bâtie il avait quelque mauvais dessein en tête.

Peu loin du pont du diable on en trouve un autre qui s'appelle le *pont du moine*. On y voit la même nature de vues avec quelques modifications.

De là on descend dans la vallée de Rhydol appelée ainsi d'après la rivière qui y coule.

Si le pays de Galles, distingué par de si belles vues de différentes espèces, a une prééminence marquée en quelque point, je pense que c'est par ses vallées. Car ses lacs sont surpassés, autant en grandeur qu'en beauté, par ceux du Cumberland, du Westmoreland et de l'Ecosse. Les montagnes ne sont pas, comme je l'ai observé, aussi pittoresques que celles de ces pays, elles sont souvent massives

et lourdes. Car il y a dans les montagnes comme dans les palais différens ordres d'architecture. J'accorde que ses rivières sont ainsi que ses vues de côtes souvent très pittoresques. Mais ses *vallées* et ses *vallons* surpassent tout ce que j'ai vu ailleurs dans le même genre.

D'après la description de la vallée de Rhydol, ce doit être une scène grande et étendue. Elle se continue sur un espace d'environ dix milles, à travers des rochers, des bois pendans, et des accidens de terrain qui prennent dans quelques parties l'aspect montagneux. Partout la rivière est un bel objet. Deux ou trois fois en parcourant la vallée, elle est interrompue et forme des cascades, ce qui est fréquent dans un *vallon resserré*; mais cette circonstance n'est, je pense, pas commune dans une *grande vallée* comme je présume que doit être celle-ci: elle est rarement assez complètement interrompue pour ne pas donner passage à la rivière soit d'un côté ou d'un autre. Je conçois cependant que lorsque l'interruption est entière (comme je suppose que cela doit être ici) il en résulte de très belles vues, si l'œil avec un bon devant de tableau, est placé sur un point assez élevé pour que les detours de la vallée, der-

rière la cascade, forment le lointain. Mais peut-être ces raisonnemens (ainsi que ceux sur les sujets précédens) ne sont-ils que des suppositions gratuites, et que placé sur les lieux je trouverais que ces obstructions de la rivière, dans la vallée de Rhydol, ne sont d'aucun avantage pour le paysage; peut-être même que la vallée de Rhydol ne mérite pas ce nom, et n'est qu'un *vallon resserré*, d'une longueur considérable.

On trouve sur la fin de cette *vallée* ou de ce *vallon*, fait pour être distingué, les ruines du *château d'Abyrysthwick*. Il ne reste de cette forteresse qu'une tour isolée du côté de la mer. C'était autre fois la résidence du grand Cadwallader, elle fut considérée dans toutes les guerres du pays de Galles comme une forteresse de la première importance, même dans les dernières guerres civiles du siècle passé on l'estimait encore comme une place forte.

Mais les riches mines de plomb, qui se trouvent dans son voisinage, sont la véritable base de sa gloire. Elles ont dit-on rendu cent onces d'argent par tonne de plomb, et produit un bénéfice de deux mille livres sterlings par mois. C'est là que Sir Hugues Mid-

dleton fit cette grande fortune qu'il dépensa ensuite à Londres à la nouvelle rivière. * Un Mr. Bushel après lui, éleva ces mines à leur plus haut degré de splendeur. Il reçut de Charles premier le privilège de battre monnaie pour payer ses ouvriers. C'était aussi là qu'il traitait toutes les affaires des mines; ce qui rendit le château d'Abyrysthwick une place aussi importante qu'aucune autre du pays de Galles. Le Roi Charles nomma aussi Mr. Bushel gouverneur de l'île de Lundy, dont il fit une retraite pour la sûreté des bâtimens qui lui servaient à transporter le produit de ses mines sur la Saverne. Lorsque la guerre civile éclata il eut occasion de témoigner sa reconnaissance, ce qu'il fit avec la munificence d'un Prince. Il habilla toute l'armée du Roi et offrit à sa majesté un prêt, qui était regardé comme un présent de quarante mille livres sterlings. Enfin lorsque Charles fut pressé par le parlement, Mr. Bushel lui leva un régiment à ses fraix parmi ses mineurs.

De la vallée de Rhydol on voit les bords

* Sir Middleton avait entrepris le canal nommé la nouvelle rivière, qui est destiné à fournir de l'eau à une partie de Londres trop éloignée de la Tamise. *Note du trad.*

de *l'Istwith* et l'on entre dans la vallée qui prend son nom de cette rivière.

Cette scène est une nouvelle preuve de ce que j'ai observé sur les vallées du pays de Galles. D'après ce que j'en ai entendu dire elle doit être d'une beauté extraordinaire. Elle est *moins romantique*, mais plus champêtre que la vallée de Rhydol. La nature y a placé les rochers avec plus d'économie, mais elle l'en a bien dédommée par des bois. On y voit pourtant un immense rocher qui forme dit-on un trait majestueux. Il est beaucoup plus facile de *concevoir* la variété de ces scènes que de les décrire. Quoique l'alphabet de la nature n'ait que quatre lettres, bois, eau, rocher et terrain; * cependant avec ces quatre lettres elle forme des compositions si variées, des combinaisons si infinies, qu'aucune langue ne saurait les décrire avec un alphabet de vingt-quatre lettres.

De la vallée d'Istwith on peut visiter les ruines de l'abbaye de *Strata Florida*. Mais je suppose qu'il reste de ces ruines peu de choses dignes d'attention, excepté un portail saxon qui doit être fort beau.

* On pourrait y ajouter ciel et lumière.

Note du trad.

Le peintre qui ne peut faire qu'un petit usage de cette vieille abbaye, l'abandonne à l'antiquaire. Celui-ci trouve qu'elle était autrefois le dépôt sacré des restes de plusieurs princes gallois; et que c'est là qu'ont été conservés pendant plusieurs générations les actes de la principauté.

Des ruines de Strata Florida mon journaliste retourne à Hereford par Rhosfair, Rhader, Pinabout et Radnor. Je ne trouve rien sur cette route, qui soit désigné dans ce journal, comme digne d'attention; quoiqu'il soit difficile que dans une si longue étendue d'un pays agreste, il n'y ait quelques passages pittoresques.





S E C T. VII.

Le chemin qui conduit de Monmouth à Abergavenny par le château de Ragland, est une chaussée pavée (comme sont communément les routes dans cette partie) elle traverse un pays agréable et fermé. On découvre de chaque côté de la chaussée de grandes parties cultivées.

Le *château de Ragland* vu des hauteurs, paraît être dans une vallée; mais il s'élève à mesure qu'on descend. C'est une grande et belle ruine plus parfaite que ne le sont les ruines de cette nature. Il contient deux cours enfermées par des fossés. On entre dans chacune de ces cours par un portail profond et élevé.

Les bâtimens qui entourent la première cour formaient la cuisine et les offices. Il est amusant d'entendre l'histoire de l'ancienne hospitalité. „Là sont les restes d'un four,“ disait nôtre conducteur, „qui était assez grand „pour cuire un bœuf entier, et un gril assez „considérable pour le rôtir.“

La grande salle, ou place des festins, appartement grand et élevé, remplit l'espace

entre les deux cours; il est encore entier, à l'exception de la couverture. On peut aussi reconnaître la place où était la gallerie de musique, ainsi que les restes de la muraille qui séparait la salle d'un salon. On voit près de la salle une petite chapelle.

En comparant la grandeur des salles avec la petitesse des chapelles dans les vieux châteaux, on est d'abord tenté d'observer que les fondateurs de ces anciens bâtimens supposaient qu'on trouve plus de gens à traiter que de gens qui prient. On peut cependant remarquer en faveur de la piété de nos ancêtres, que les salles étaient destinées à traiter tout un pays; tandis que la chapelle était réservée à l'usage privé des habitans du château.

Toute la première cour est voutée et contient des caves, cachots et autres lieux souterrains. Les bâtimens de la seconde cour contiennent principalement des chambres.

La citadelle qui est une grande tour octogone, dont deux ou trois côtés existent encore, est entourée d'un fossé particulier. Elle était auprès du château, auquel elle était originairement jointe par un pont tournant.

Le château de Ragland doit sa forme pittoresque à Cromwell, qui le ruina. On mon-





tre encore une ouverture par laquelle une fille de la garnison y introduisit ses troupes, en faisant un signal avec un mouchoir.

Après avoir quitté le château de Ragland, les vues contiennent à être étendues, la route est toujours enfermée et le pays riche. Les lointains sont formés par les hauteurs de Brecknoc, parmi lesquelles le *pain de sucre* se fait remarquer particulièrement.

Les hauteurs de Brecknoc ne sont guère autre chose que des pentes douces cultivées jusqu'au sommet. Pendant plusieurs milles elles sont rangées sur les côtés de la route dans le lointain; elles se ressèrent ensuite par degrés et se rapprochant de plus en plus, elles finissent par ne plus laisser en front qu'un passage étroit, à travers duquel on aperçoit un pays étendu. Cette vue nous fit espérer qu'après ce passage notre route nous conduirait dans un pays enchanté.

Elle nous mena d'abord à Abergavenny petite ville placée au pied des hauteurs, et qui dans l'origine était fortifiée. Nous en approchâmes du côté du château, dont il n'existe plus que quelques ruines.

D'Abergavenny nous fûmes menés, comme nous nous y attendions, au passage que nous

avons longtems observé de loin, et qui a son ouverture dans la vallée de l'Usk.

La vallée de l'Usk est un paysage délicieux. La rivière dont elle tire son nom serpente dans son milieu, et l'aspect des coteaux des deux côtés, est varié par des bois et des clairières. Il y a dans plusieurs endroits des parties cultivées, et l'on peut y distinguer des cabanes et des fermes qui se dessinent à peine sur le côté de l'ombre; ce qui à une certaine distance varie et enrichit plutôt la scène que de lui imprimer de la régularité ou des formes désagréables.

Nous parcourûmes quelques milles sur le même chemin, l'Usk continuant à nous tenir une agréable compagnie. Si de tems à autre il s'écarte par une courbe plus étendue qu'à l'ordinaire, on est sur de le retrouver au premier détour. Notre passage dans la vallée fut encore animé par plusieurs petits ruisseaux écumeux qui traversent le chemin, (quelques-uns sont assez considérables pour nécessiter des ponts) et par deux châteaux ruinés qui ornent le pays à des distances convenables.

Après avoir quitté le dernier de ces châteaux, appelé Tretower, on passe sur quelques tertres qui sans avoir rien de pittoresque en









eux-mêmes servent cependant à varier le paysage. On aperçoit de là *l'étang de Langor* qui est de quelque importance. En descendant ces hauteurs nous rencontrâmes encore l'Usk, qui nous conduisit dans Brecknoc.

La situation de *Brecknoc* est tout-à-fait romantique. Les terrains brisés, les torrens, les tours démantelées et les ruines de toute espèce y abondent. J'ai vu peu d'endroits où un peintre de paysage put trouver une collection de meilleures idées. Le château était autrefois un grand bâtiment, et forme encore une ruine majestueuse. On y retrouve facilement les formes du bâtiment principal, la citadelle et toutes les parties de l'ancienne fortification.

Dans plusieurs endroits ces ouvrages sont trop ruinés, même pour l'usage pittoresque; cependant dans cet état encore ils sont très intéressans. L'art de la fortification moderne est mal calculé pour l'ornement d'un paysage, et lorsque le tour des ouvrages réguliers et angulaires de Vauban et de Coehorn, viendra de faire place à des ouvrages d'une invention supérieure, ils feront une pauvre figure dans les annales du beau pittoresque. Aucun œil ne trouvera du plaisir dans leurs

ruines; tandis que les derniers vestiges d'un château normand ou breton seront examinés avec délices.

Les plus beaux paysages de Brecknoc se trouvent aux environs de l'abbaye, que nous n'aperçûmes qu'un moment, d'un petit pont qui sert à traverser une rivière dont les eaux tranquilles et limpides glissent sur un lit de gravier et forment deux ou trois cascades lorsqu'elles se précipitent vers le pont. Cette rivière sort d'un bois qui embellit beaucoup ses bords. Au milieu de l'obscurité s'élevaient les ruines de l'abbaye, frappées d'un rayon éclatant qui découvrait une profusion de travaux gothiques de la plus grande richesse, et présentait dans un heureux contraste les pierres grises dont la ruine est composée et le feuillage léger qui l'entoure. Nous n'eûmes pas le tems d'examiner dans quel degré ces belles parties formaient un ensemble. Quoique l'imagination puisse créer un tout plus conforme aux règles de la peinture, elle pourrait à peine atteindre à la beauté de ces parties.

En allant de Brecknoc à Trecastle nous traversâmes une vallée bien différente de celle de l'Usk; mais la nature imprime toujours

aux scènes de la même espèce quelque caractère particulier. La vallée de l'Usk est presque une continuité de détours faciles. Ici au contraire la route se plie entre une multitude de collines, qui forment une grande vallée divisée en beaucoup de parties, dont l'ensemble manque d'unité. Ces parties prises séparément offrent une infinité de passages agréables, qui recueillis dans la mémoire fournissent dans la suite des matériaux pour des paysages.

Quelquefois au lieu de tourner les collines, la route prend le plus court chemin en passant par dessus. Ces collines sont en général cultivées comme celles de la vallée de l'Usk; mais comme plusieurs se présentent trop près de l'œil, elles produisent un mauvais effet. Les parties qui nous ont paru les meilleures sont celles qui, ornées de bois, tombent en formes variées jusqu'au fond de la vallée.

Nous perdîmes dans cette partie l'Usk, qui nous avait tenu fidelle et agréable compagnie dans la vallée; mais nous rencontrâmes fréquemment d'autres rivières de même espèce qui, pour la plupart, disparaissaient bientôt et se cachaient dans les parties touffues au pied des hauteurs.

En général, les habitans de cette contrée

du pays de Galles, paraissent avoir un goût particulier pour faire blanchir leurs maisons, ce qui leur donne un éclat désagréable. Une pointe blanche produit quelquefois un bon effet; mais le blanc, en profusion, est de toutes les couleurs la plus choquante. Une place blanche au coin d'un bois ou quelques animaux blancs paissans dans une prairie, embelliront davantage un paysage que si la place ou les animaux étaient de toute autre couleur. Mais un front et deux grandes ailes, une longue balustrade, un grand pont chinois, la tour d'une église et différens autres grands objets, que nous voyons souvent enduits de blanc, produisent toujours un effet désagréable et s'accordent mal avec la simplicité du coloris de la nature.

Jamais la nature ne colore dans cette manière choquante. Ses surfaces ne sont jamais blanches. Les rochers de craie sont les seuls objets de cette espèce qu'elle reconnaisse pour lui appartenir, et même ils paraissent le résultat de l'action violente qu'exerce sur elle un élément furieux. Aussi voit-on ses efforts constants pour corriger ce qu'il y a d'offensant dans cette teinte, par les plantes marines qu'elle suspend à ces rochers de craie, ou par les

raches de différentes couleurs qui lui servent à en détruire l'éclat offensant. L'extrémité occidentale de l'île de Wight, appelée le rocher en aiguille, en est un exemple remarquable. Ces rochers sont d'une matière qui ressemble beaucoup à la craie; mais la nature à tellement diminué leur éclat désagréable, par des teintes moyennes, que sous différens jours ils produisent aussi de beaux effets. Elle travaille continuellement, et de la même manière, sur les rochers blancs de Douvres; quoique ses efforts y soient plus contrariés à cause de la grandeur des objets. Cependant là, comme partout ailleurs, s'il n'y a pas d'intervention de causes étrangères, elle finira toujours par couvrir de son manteau vert chacune des parties nues et exposées de sa surface.

Le but de ces remarques se borne à prouver, que le *blanc* est une couleur que la nature semble s'étudier à repousser de tous ses ouvrages, excepté dans les fleurs, les animaux, les nuages, les vagues, ou quelque'autre diminutif d'un objet passager, et que sa *manière* de colorer doit toujours nous servir de modèle.

Cependant dans mes remarques sur les *objets blancs*, je n'ai entendu censurer que

l'excès de ces *teintes crues*; puisqu'elles peuvent être facilement corrigées et converties en couleur de pierres de différentes nuances qui quoique claires, cependant sans excès, peuvent souvent avoir un bon effet.

Mr. Lock qui eut la bonté de jeter un coup d'œil sur ces observations, a fait sur cette partie de mon sujet, quelques remarques si neuves et si bonnes que je ne puis pas décemment les donner comme étant de moi.

„Le blanc, vu de près, offre une échelle de lumière et d'ombre plus étendue qu'aucune autre couleur, et dans l'éloignement, il est plus susceptible de prendre la teinte dominante de l'air. La transparence de ses ombres (qui dans les objets rapprochés participent si peu de l'obscurité qu'elles sont plutôt des secondes lumières) laisse apercevoir tous les détails des surfaces sans faire tort à la lumière principale.

„Je partage cependant vos idées générales sur cette couleur; et quoique j'aie vu un *effet* vraiment *splendide* d'un *accident de lumière* sur un objet blanc, je pense que cette couleur nuit plus souvent à un paysage qu'elle ne l'embellit. Elle empêche particulièrement l'effet de l'air pour graduer les plans, fait voir les objets plus près qu'ils ne le sont réelle-

ment, et en les faisant agir fortement sur l'œil, leur donne souvent une importance qui ne convient ni à leur forme ni à leur situation.

„Le blanc de la neige est si actif et si éblouissant qu'il résiste aux règles de tout principe harmonieux. Je pense n'avoir jamais vu le mont-blanc et les montagnes couvertes de neige qui bordent la savoye, d'accord avec le reste du paysage, excepté lorsqu'elles sont colorées par les rayons du soleil levant ou couchant, ou qu'elles participent de quelqu'autre teinte des nuages environnans. Dans les jours clairs et sans couleur, si fréquens dans ce pays, les glaciers sont toujours hors du ton.“

S E C T. VIII.

De Trecastle nous montâmes une pente de trois milles de longueur, qui nous porta au niveau des hauteurs voisines, dont les sommets agrestes formaient tous les paysages de cette partie. On n'avait aucune vue agréable sur le fond de la vallée: tout était rude et sauvage autour de nous.

Nous descendîmes doucement de ces hauteurs une pente de sept milles de longueur. En approchant du fond, nous aperçûmes dans l'éloignement la ville de Landover, située plus bas dans des prairies au confluent de plusieurs petites rivières. N'étant ornée d'aucun arbre, cette ville paraît nue, et sans la fumée qui la couronne légèrement, on douterait si elle est habitée: cependant un rayon du soleil couchant qui l'isolait des autres objets de la vallée, lui donnait dans le paysage quelque peu d'importance, qui augmentait à mesure que nous en approchions. Nous rencontrâmes un vieux château qui dans l'origine avait servi à la défense de la ville. Il n'en reste plus que les ruines de la citadelle.

Landover est placée à l'entrée de la vallée

de Towy, qui, comme les autres vallées, prend son nom de la rivière qui y coule. En quittant Landoverly, nous nous dirigeames sur Landilo située douze milles plus bas dans la vallée. Dès nôtre départ de cette première ville les paysages délicieux de la vallée s'offrirent à nos regards.

La vallée de Towy est encore moins cultivée que celle de l'Usk. Les vues de bois y sont plus multipliées, et l'ensemble plus simple et plus sauvage. Ces vues semblent être précisément de la nature de celles dont un grand maître en paysage était autrefois amoureux.

— — — — *Juvat arva videre*

Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ:

Rura mihi, et rigui placeant in vallibus amnes:

Flumina amem, sylvasq; — — — —

Quoique dans cette vallée nous ayons rencontré fréquemment la rivière Towy et qu'elle fut toujours près de nous, nous ne la vîmes cependant pas aussi constamment, et elle ne nous tint pas une compagnie aussi exacte, que l'Usk l'avait fait auparavant. Nous passâmes aussi sur quelques tertres, qui semblent n'être là que pour fournir une occasion de voir les beautés de la vallée dans une plus grande perfection.

Ce sont ces paysages que Dyer a célébré dans son poëme de *Grongar-hill*. Dyer était peintre de profession, et avait là un sujet pittoresque; cependant on n'y trouve pas d'aussi belles vues qu'on aurait droit de l'attendre. Quoiqu'un lointain décidé soit l'idée principale que fait naître une vallée comme celle-ci, on n'en voit nulle part. Il n'est pas davantage question de cette belle obscurité qui fond une multitude d'objets dans un riche tout. On trouve seulement de loin en loin quelques *accidens* qui appartiennent au lointain;* mais

* Comme dans l'endroit où Dyer décrit la belle forme que prend la culture :

How close and small the hedges lie!

What streaks of meadow cross the eye!

Que les haies sont proches et distinctes et quelle bordure de prairie se présente à la vue.

Ou lorsqu'il est question d'un clocher éloigné vu au coucher du soleil :

Rising from the woods the spire

Seems from far, ascending fire.

Le clocher s'élevant du milieu des bois, paraît de loin un feu qui monte.

Ou en parlant de la vue aérienne d'une colline éloignée :

— — — Yon summits soft and fair

Clad in colours of the air;

Which to those, who journey near,

Barren, brown, and rough appear.

Ces sommets si doux et si beaux lorsqu'ils sont vêtus des couleurs de l'air, paraissent rudes et arides à ceux qui en approchent.

ils approchent rarement de la perfection. Je les appelle *accidens*, puisqu'ils ne sont pas nécessaires à la production du paysage, ni unis en aucune façon; mais ils font naître quelque sentiment moral qui n'est pas senti et paraît même forcé, quelque bon qu'il soit en lui-même.

Le *château de Dinevawr*, à un mille à peu près de distance de Landilo, et les paysages qui l'entourent, furent les premiers objets de notre curiosité. Ce château est situé sur un des côtés de la vallée de Towy, dont il occupe une éminence hardie et richement ornée de bois. Il n'y a pas longtems qu'il était encore habité; mais le propriétaire actuel Mr. Rice ayant bâti une jolie maison dans son parc, à environ un mille du château, le conserve comme un des grands ornemens de cet endroit.

Dyer parle aussi de ce château dans son poëme, et paraît l'avoir considéré comme un lointain. Mais j'ai déjà observé que *ses lointains* sont tous confus et qu'il n'est même pas aisé de les distinguer de leurs devants.

Le paysage qu'il nous donne et dont le château de Dinevawr fait une partie, est vu du sommet d'une hauteur éloignée. Le premier

objet que rencontre l'œil est un bois, placé juste au-dessous de lui, et dont il peut aisément distinguer les différens arbres qui le composent :

The gloomy pine, the poplar blue,
The yellow beech, the sable yew,
The slender fir, that taper grows,
The sturdy oak, with broad-spread boughs.*

Cela est parfaitement juste: l'œil doit distinguer ainsi des objets aussi rapprochés. Ce qui le frappe ensuite est un petit *bois pourpre* qui, je présume, a acquis cette *couleur pourpre* par son éloignement. Ce coloris est également juste, quoiqu'il me paraisse placé trop sur le devant dans le paysage. Les teintes bleues et pourpres appartiennent particulièrement aux objets les plus éloignés, ce qui paraît n'avoir pas été bien senti ici. Mais je ne disputerai pas pour cela.

L'objet qui se présente ensuite est une plaine de niveau, sur laquelle s'élève une colline couronnée par un château, que je suppose être celui de Dinevawr. Ici paraît un manque d'intelligence dans la *dégradation*: le château,

* Le pin obscur, le bleu peuplier, le hêtre jaune, ainsi que l'if noir, le sapin élancé qui croît en pyramide, et le chêne robuste qui étend au loin ses rameaux.





au lieu d'être coloré d'une teinte encore plus faible que le *bois pourpre*, est au contraire touché avec toute la force d'un devant; on y voit le lierre rampant sur les murailles. Des digressions de cette nature sont communes dans les descriptions poétiques; on en pourrait rassembler des exemples innombrables tirés de meilleurs poèmes que celui de Dyer. Aussi n'ai-je relevé l'inexactitude de cet auteur, que parce qu'étant peintre il aurait au moins du observer les principes les plus communs de son art. Milton nous montre un château éloigné d'une manière autrement pittoresque.

Towers, and battlements he sees,
Bosomed high in tufted trees. *

On trouve là toutes les couleurs vagues d'un objet obscur et éloigné. On n'y voit pas les gonds de fer des fenêtres, les herses, les fossés ou le rempart. On peut juste distinguer un château d'un arbre et les crénaux d'une tour.

Les paysages autour du château de Dinewavr sont beaux et sont formés par une grande richesse de bois et de clairières; mais ce qui en fait le mérite particulier est la grande va-

* Il voit les tours et leurs crénaux se confondre dans les arbres touffus.

riété du fond. Je connais peu d'endroits où un peintre pourrait avec plus d'avantages étudier les inégalités d'une surface.

Rien ne donne une idée aussi juste de la beauté des mouvemens d'un terrain que ceux de l'eau, lorsqu'elle a un espace suffisant pour se répandre et former ses ondulations. Les mouvemens d'un terrain, qui est composé de matières dures présentent des lignes roides, des sections angulaires et des brisures désagréables. Dans ceux de l'eau au contraire, qu'ils soient violens ou tranquilles; tout est facile, les élévations et les fonds s'y plient les uns dans les autres, avec des formes aussi variées que belles. Il y a dans l'eau agitée, de même que sur le terrain, des brisures; mais soit dans un endroit ou dans l'autre, elles s'unissent facilement à la surface en s'arrondissant avec elle, et ajoutent plutôt qu'elles ne nuisent à l'harmonie de l'ensemble. Si l'on pouvait arrêter l'océan et le fixer au milieu de ses mouvemens agités; il nous montrerait cette agréable variété que l'on admire sur le terrain. C'est pourquoi nous prenons, communément nos images de l'eau pour les appliquer à la terre. Une ligne ondulée sert à rendre une plaine agréable et une surface enflée. Et cette image





donne une idée plus claire et plus forte que ne pourrait faire une description ordinaire.

Les bois qui ornent les beaux paysages des environs du château de Dinevawr, et qui sont groupés avec la plus grande beauté, consistent principalement en chênes de la dernière élégance. Quelques-uns de ces bois sont composés de grands châtaigniers d'Espagne. Il n'y a que très peu de jeunes plantations.

Les vues de cet endroit sont pittoresques lorsque le château y paraît, et on le voit presque partout. Le paysage a en général une grande pureté pittoresque. Le fond est disposé d'une manière si avantageuse qu'il est presque impossible d'avoir une mauvaise composition. Le côté opposé de la vallée fournit souvent un fond obscur très agréable pour un derrière de tableau.

Spencer avec la brillante imagination qui se répand sur toutes ses descriptions, a supposé que la caverne de Merlin se trouvait parmi les bois de Dinevawr. Quoiqu'il n'y ait aucune ouverture dans le terrain qui favorise cette fiction, et qu'aucun auteur n'en parle; ces stances sont ici trop à leur place pour les omettre.

To Maridunum, that is now, by change

Of name, Cayr-Merdin called, they took their way,
There the wise Merlin whilom wont, they say,
To make his wonne low underneath the ground,
In a deep delve, far from the view of day,
That of no living wight he mote be found,
When so he counselled, with his sprights incom-
past round.

And if thou ever happen that same way
To travel, go to see that dreadful place:
It is a hideous, hollow, cave-like bay
Under a rock, that lies a little space
From the Swift Barry, tumbling down apace,
Emongst the woody hills of Dinevawr.
But dare thou not, I charge, in any case
To enter into that same baleful bower
For fear the cruel fiends should thee unwares devour.

But standing high aloft, low lay thine ear;
And there such ghastly noise of iron chains,
And brazen cauldrons thou shalt rombling hear,
Which thousand sprights with long enduring pains
Do tofs, that it will stun thy feeble brains
And oftentimes great groans, and grievous stounds,
When too huge toil, and labour them constrains.
And oftentimes loud strokes, and ringing sounds
From under that deep rock most horribly rebounds.*

* Ils prirent leur chemin par Maridunum, qui ayant changé de nom s'appelle à présent Cayr-Merdin. C'est là dit-on que le sage Merlin, lorsqu'il s'entourait des esprits ses conseillers, avait choisi sa demeure, dans une caverne profonde et si éloignée du jour qu'aucune créature vivante ne pouvait y pénétrer.

Si tu as le bonheur de passer par ce chemin, ne manque pas d'aller voir cette place terrible : c'est une hideuse et ca-

En retournant du château de Dinevawr sur la route que nous avons quitté peu auparavant, une belle scène s'offrit à nos regards. C'était la vue éloignée d'une grande partie circulaire (au moins en apparence) de la vallée de Towy, entourée de collines l'une derrière l'autre et formant un vaste amphithéâtre. La Towy serpente à travers cette riche étendue d'objets cultivés confondus en une masse par l'éloignement. L'œil peut à peine saisir tous les détours de la rivière; mais il en voit çà et là des parties, qui laissent à l'imagination l'agréable emploi d'en composer un ensemble. Les hauteurs voisi-

verneuse baie couverte d'un rocher; elle est peu éloignée de l'endroit où la rapide Barry se précipite entre les hauteurs boisées de Dinevawr. Dans aucun cas, je t'en préviens, n'essaye d'entrer dans cet antre funeste, où un cruel ennemi te dévorerait avant que tu ne pusses l'apercevoir.

Mais placé au-dessus, et prêtant une oreille attentive, ton faible cerveau sera étonné du bruissement affreux de chaînes de fer et de chaudrons de bronze, produit par mille esprits qui endurent de longs tourmens, et font entendre de profonds gémissemens et des regrets cruels, lorsqu'ils sont accablés d'un travail trop considérable. D'autres fois ils font retentir avec horreur la profondeur des rochers par des cris sonores et perçans.

Lib. III. chap. III.

nes participent de la richesse de la vallée; mais les hauteurs éloignées, qui s'élèvent doucement les unes derrière les autres, contrastent avec la riche profusion de celles du devant par une apparence d'aridité.





S E C T. IX.

Après avoir quitté le château de Dinevawr, nous traversâmes le pays en avant de Neath, où l'on nous assura qu'une bonne chaussée nous conduirait; mais on nous dit, en même tems, que nous trouverions beaucoup de difficultés au passage des montagnes: c'est ainsi qu'on appelle emphatiquement une rangée de hauteurs qui étaient devant nous.

Depuis que nous avons quitté la vallée de Towy, le pays avait conservé le même aspect de hauteurs et de fonds qu'il montrait auparavant. Nous avons encore une vue éloignée sur le château de Dinevawr, qui à cette distance paraît comme une muraille de bois. Le paysage est varié aussi par les bois de Golden-grove. Bientôt après, d'autres châteaux, celui de Truslan sur la droite et celui de Caerkenel sur la gauche, situés majestueusement sur les hauteurs, font l'ornement d'autres paysages.

Mais tous ces beaux paysages disparaissaient par degré. Les châteaux, les rivières sinueuses et les collines boisées restaient l'une après l'autre derrière nous, et nous approchions tou-

jours davantage de la montagne aride, qui répandait sur le paysage son manteau sombre.

Cependant, on n'en approche pas d'une manière trop subite, et quoique depuis long-tems elle eut anéanti tous les lointains, ses environs offraient encore des paysages intéressans, qui participaient des beautés du pays que nous venions de parcourir. Le terrain de son pied est disposé agréablement et se renfle en une multitude de petites collines couvertes de chênes, entre lesquelles un ruisseau écumeux forme des îles touffues et des peninsules de différentes formes. Dans quelques endroits, l'eau découvre à peine les racines des arbres et creuse dans d'autres de profonds canaux. La montagne fournit un fond sombre pour toutes ces vues.

Enfin nous commençâmes à monter; mais avant de nous trop élever, nous nous retournâmes pour embrasser, par un coup d'œil rétrograde, toutes les riches scènes que nous avions laissées derrière nous. C'était une belle vue, dans laquelle les lointains se perdaient dans les lointains : elle était terminée par un demi-cercle de montagnes bleuâtres qu'on avait peine à distinguer de l'azur du ciel, avec lequel elles se confondaient.

Après avoir encore suivi la route, qui nous fit monter en spirale sur ce côté raboteux de la montagne, nous arrivâmes à ce qu'on appelle sa *porte*. Là, cesse toute idée de culture, ce qui n'est pas à regretter ; mais une perte plus sensible pour nous, fût celle de la chaussée, qui pour lors finissait de ce côté à la *porte de la montagne*. Nous avions un guide pour nous conduire sur la partie qui n'est pas frayée, mais comme elle est trop rude et trop roide pour les voitures, nous fûmes obligés d'abandonner la nôtre pour monter à pied.

Au milieu de cette course, notre guide nous avertit qu'il voyait un orage venir le long de la crête de la montagne, accident auquel on est très exposé dans ces régions élevées et qu'on ne peut pas éviter. Nous demandâmes combien il était encore éloigné ? Il répondit dix minutes, et dans un tems moindre encore, ciel, montagnes, vallées étaient confondues dans un nuage de pluie et d'obscurité.

Nous nous dédommageâmes en suivant de l'œil les effets de l'orage, la brisure de ses bords et mille beaux effets et images à demi-formées, qui continuellement se montraient, s'évanouissaient et renaissaient l'instant d'après ;

jusqu'à ce qu'enfin le soleil ayant dissipé l'orage, le paysage parût doublement resplendissant et radieux sous l'épaisse obscurité de la tempête qui se retirait.

En arrivant sur le sommet de la montagne, nous y trouvâmes une plaine de niveau qui s'étendait au moins pendant deux milles. C'était une belle terrasse, mais trop vaste pour qu'on put jouir des scènes du lointain.

Enfin nous commençâmes à descendre et une excellente chaussée, que nous rencontrâmes, nous conduisit rapidement au bas de la montagne par une élégante spirale. Nous avions employé quatre heures à surmonter ce grand obstacle. Après avoir traversé le mont Cénis de ce pays, nous trouvâmes les mêmes paysages et aussi beaux que ceux que nous avions laissés sur le côté opposé : seulement ici la scène se changeait continuellement comme par un effet magique.

Nous eûmes d'abord la vue d'une vallée boisée très roide, qui se trouvait au-dessous de nous ; l'œil ne pouvant pas la pénétrer, se reposait seulement sur le sommet et le feuillé des arbres.

Cette vue s'évanouit promptement, et fit place à une grande face de rochers qui se

présentait en front, et qui était richement ornée de bois.

Ces rochers passèrent dans un instant et nous nous trouvâmes enfermés dans un défilé couvert de bois.

Au bout d'un moment, le défilé s'ouvrit sur la droite et nous procura une vue sur une vallée enchantée.

Nous ne jouîmes de ces beautés que comme d'un songe, un instant après deux promontoires élevés et boisés prirent leur place. Nous eûmes juste le tems de découvrir entr'eux une anse, l'embouchure d'une rivière, ou un bras de mer; nous ne pûmes pas mieux distinguer ce que c'était: il nous parût seulement divisé par une langue de terre de couleur grisâtre, qui avait l'air d'un banc de sable.

Ces promontoires furent remplacés par un vaste coteau couvert de bois, qui s'éleva immédiatement à notre gauche, et sur lequel se projettaient dans quelques endroits de grandes masses de rochers.

Quelques momens après le coteau s'était déjà évanoui et nous avions un bosquet pour point de vue.

Mais avant que nous pussions distinguer de quelle espèce en étaient les arbres, le coteau

couvert de rochers, qui un instant auparavant avait paru sur nôtre gauche, tournant rapidement se présenta de nouveau en front, sous un aspect plus effrayant encore. Les bois, qui auparavant avaient caché son horreur, ayant disparu, laissaient les rochers dans toute leur rudesse native.

Si nous eussions eu le tems d'examiner ces objets, qui passaient si rapidement devant nos yeux, plusieurs assurément nous auraient fourni des idées sublimes en paysage. Quelques-uns même paraissaient bien combinés et entièrement préparés pour le pinceau; mais ils se succédaient avec tant de rapidité que l'un effaçait l'autre. Plus loin le pays offrait des deux côtés des vues étendues qui engageaient l'œil à s'y reposer.

La Neath, couverte de bâtimens, s'étendait devant nous. Ses bords étaient enrichis de bois parmi lesquels on apercevait les ruines de l'abbaye de Neath avec sa double tour. Derrière la rivière, le pays s'élève en coteaux, qui lorsque nous les vîmes (dans une soirée claire et sereine) étaient heureusement ornés dans le lointain, de ces forges ou fourneaux de charbon, que nous avions admirés sur les bords de la Wye, et qui en répandant un léger voile de fumée





sur leurs sommets, les confondaient avec les nuages. Nous fûmes conduits par ces paysages jusque dans la ville de Neath, dont le vieux château et les ponts produisent plusieurs idées pittoresques.

S E C T. X.

En quittant Neath nous eûmes une grande vue sur des montagnes couvertes de bois, qui s'étendent des deux côtés de la rivière à une distance très éloignée. Elles forment, sans doute, quelque vallée enchantée; mais nous n'eûmes pas le tems de l'examiner.

En comparant les vues de la nature avec celles de l'art, on trouve ces dernières timides et apprêtées. En effet, elles consistent en une répétition monotone de rues, de portes et de fenêtres, en arbres plantés symétriquement, qui ressemblent à des colonnes végétales, ou enfin en quelque autre espèce de régularité. Les vues de la nature sont d'un ordre bien différent. Elle les forme quelquefois de montagnes, d'autres fois de rochers ou de bois. Tous ses ouvrages, même ceux de l'espèce la plus régulière, sont des chef-d'œuvres; lorsque l'idée de régularité est imprimée sur la *forme générale*, les *parties* sont brisées par mille variétés, et les vues qu'ils forment sont toujours des modèles pour un peintre. Dans celles que nous avions devant nous, les montagnes étaient aussi belles, que leur perspective était bien combinée.

Le terrain brisé au bas d'une usine de cuivre, un peu derrière la ville, fournit l'idée d'un très beau paysage. Deux collines contigües paraissent avoir été séparées exprès pour découvrir un site pittoresque, composé de fragmens de rochers entremêlés de bois, au travers desquels un torrent se fraye un chemin, et forme deux ou trois cascades avant d'arriver au bas.

Un peu derrière ce paysage, les mêmes vues qui nous avaient occupés en arrivant à Neath nous occupèrent une seconde fois en quittant cette ville. La rivière couverte de bâtimens se montrait de nouveau, ainsi que les bois qui s'élèvent sur ses bords, entre lesquels on voyait aussi l'abbaye, mais sous une différente perspective et dans une situation plus éloignée.

Nous retrouvâmes ici les deux promontoires boisés que nous avons déjà vus séparés par une baie ou bras de mer, dans lequel nous avons cru remarquer un banc de sable. Nous en approchâmes alors beaucoup plus près et nous trouvâmes que nos conjectures avaient été bien fondées. * C'était effectivement le

* Voyez page 103.

banc de Margam qui, lorsque la mer se retire, est une vaste plaine de sable.

De là nous eûmes sur la gauche, pendant un tems considérable, des vues continuelles de grands promontoires couverts de bois se succédans l'un à l'autre, et tous riches jusqu'à la profusion. En même tems nous avions sur la droite des vues de mer. Une pareille réunion de la mer et d'un pays élevé, dont les parties intégrantes sont belles et bien disposées, est en général un mode très agréable de composition. La rudesse des montagnes et l'étendue unie de l'eau s'embellissent réciproquement d'une manière étonnante par la force du contraste.

Nous passâmes brusquement de ces sites sur un rivage stérile de la mer, qui rendit une espèce de ressort à nos yeux fatigués, jusqu'à la satiété, de paysages riches. Le banc de sable de Margam paraissait en partie, et fournissait une teinte propre à adoucir le vert des promontoires boisés, à travers desquels nous l'avions déjà vu deux fois. Il devient un objet froid et désagréable, lorsqu'il n'est plus soutenu et qu'il se montre dans toute son étendue. Il est vrai que nous avions sous la main de quoi le relever et que rarement on le

voyait un peu longtems sans quelque apparition de bois.

En approchant de la rivière Abravon, le pays dégénère encore davantage, et le banc de sable de Margam devient enfin un objet tout-à-fait choquant. Sur la gauche, les coteaux boisés continuent encore à se montrer, mais après avoir perdu leurs formes agréables; aucunes brisures semblables aux parties de l'architecture, ne leur donne plus ni légèreté ni élégance; aucune espèce de manteau ne couvre plus leurs côtés; aucune frange touffue n'orne leurs promontoires; aucuns chênes, soit en masse, soit isolés, ne laissent voir les nuages par les intervalles de leurs sommets voutés. Au lieu de tout cela, ce n'est qu'une masse uniforme de matière, couverte partout de buissons lourds tenans les uns aux autres.

Les bois de Lord Mansell, qui couvrent un de ces promontoires, sont de cette nature. Le tems pourra ajouter de nouvelles beautés à ces coteaux, en changeant le luxe de leur jeune feuillage contre les formes éclaircies d'arbres plus âgés.

Depuis les possessions de Lord Mansell jusqu'à Pyle, qui est situé sur une côte stérile, le pays perd absolument tout intérêt.

Nous trouvâmes là beaucoup de gens occupés à envoyer des provisions au rivage, où un bâtiment hollandais des indes orientales avait échoué. Quinze personnes avaient péri dans le naufrage, parmi lesquels se trouvait la famille entière d'un marchand de Zelande, qui menait ses enfans à Amsterdam pour les y faire élever. La populace s'avancait en gros corps pour piller le bâtiment; les officiers de la douane et les honnêtes gens du pays étaient assemblés pour le protéger. Tout cela formait une scène très animée, composée d'une multitude de personnes, de voitures et de chevaux.

Rien ne convient mieux au pinceau que le tumulte d'une foule; mais il faut beaucoup d'art pour la bien rendre. Les parties doivent en être massées dans un ensemble, qui ne doit former qu'un même corps.

Je n'entends pas par là que tous les corps soient si fort accumulés, qu'il n'y ait pas de groupes détachés; mais que ces groupes (dont il ne doit se trouver que deux ou trois) paraissent par l'art de la composition et l'effet de la lumière, appartenir à un tout.

Cet ensemble doit aussi être varié dans ses parties. Il ne suffit pas de réunir des têtes et des corps. Les figures doivent contras-

ter les unes avec les autres, et la vie, l'esprit et l'action doivent animer le tout.

Ainsi les règles générales sont les mêmes pour traiter une foule ou un paysage. Les *parties* doivent contraster, et cependant se *combinaison ensemble*; mais la distribution d'un paysage est moins difficile que celle d'une foule, dont les parties, qui consistent en corps animés exigent une observation plus correcte des formes: d'ailleurs comme elles sont à peu près toutes semblables, elles doivent aussi être combinées avec plus d'art.

Il n'y a rien de plus difficile en *composition* que de bien disposer une foule; il n'est même pas au pouvoir de l'homme de le faire d'une manière pittoresque, lorsqu'elle est composée de soldats tous habillés de la même couleur, et qui doivent être dessinés en rang et file. Il n'y a alors d'autre moyen que d'y placer un cheval pour en détruire la régularité. On peut parvenir au même but en mettant sur le devant quelques officiers généraux avec leurs aides de camp, ou en couvrant en partie une armée combattante par de la fumée. Mais les files d'une armée, un régiment ou un escadron en ordre militaire, n'admettent aucune composition pittoresque. Les héros modernes

ne doivent donc pas s'attendre à voir leurs exploits transportés sur la toile, jusqu'à ce qu'ils aient abandonné leur art régulier. On trouve encore assez de difficultés, lors même que l'on peut profiter de tous les avantages de forme et de couleur dont les hommes peuvent s'habiller et être variés.

Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une foule mieux disposée, que dans la dernière gravure de l'apprentif paresseux de Hogarth. J'y ai retrouvé, dans la disposition des différentes espèces de gens qui attendent le spectacle d'une exécution, des exemples de toutes les observations que j'avais faites. Je n'ai pas la gravure devant les yeux; mais je l'ai souvent examinée sous ce point de vue, et je ne me rappelle pas y avoir rien remarqué de choquant; chose rare dans la distribution d'une aussi grande quantité de figures.

Le sujet que nous avons devant les yeux était aussi propre à se prêter aux beautés de la composition qu'aucune autre espèce de foule que ce puisse être. Des hommes, des chevaux et des voitures y paraîtraient avec avantage en contraste avec la simplicité d'un rivage tournant et d'un objet grand et sombre comme ce bâtiment échoué, couché sur le côté dans un des coins du tableau.

S E C T. XI.

Au delà de Pyle, le pays devient de plus en plus insignifiant; jusqu'à ce qu'enfin il dégénère en une insipide bruyère. Il reste longtemps sans aucun ornement, ou tout au plus avec quelques beautés passagères.

A *Bridgend*, où nous rencontrâmes la rivière Ogmores, nous admirâmes un beau paysage. Des rivages boisés s'élevaient de chaque côté; mais particulièrement sur la droite: on voyait sur la gauche un lointain très riche. Ces bois se continuent pendant un espace considérable en marquant le cours de la rivière. Nous passâmes delà à des vues de vallées cultivées, en quoi le riche lointain que nous venions de voir commençait à se changer; pendant que la route serpentait sur une espèce de terrasse au-dessus. Le paysage était enrichi par un vieux château, jusqu'à ce qu'à la fin, la terrasse venant à cesser, nous tombâmes dans la vallée et entrâmes dans Cowbridge.

Les hauteurs au delà de Cowbridge nous donnèrent, sur la droite, la première vue du canal de Bristol. Le pays entre l'œil et le canal paraît marécageux; mais étant bien om-

bré et ses lignes brisées, il produit un lointain tolérable. Le chemin traverse de petites plaines renfermées, mais agréables.

A la cinquième pierre avant d'arriver à Cardiff, nous eûmes des hauteurs de Clanditham, une vue très étendue. Elle comprend un terrain immense qui se perd graduellement dans un demi-cercle de montagnes d'un bleu léger : ces montagnes déterminent l'horizon. A la description, cette vue est très semblable à quelques-unes de celles que nous avons rencontrées auparavant ; mais dans la nature elle en est très différente.

Dans les vues de pays cultivés, prises de loin et de points élevés, les parties les plus voisines de l'œil font communément un effet désagréable par la division des propriétés en carrés, lozanges et autres formes mathématiques. Une vue de cette nature ne peut donc se montrer avec avantage, que lorsqu'on descend assez dans la vallée ; pour que les haies commencent à s'allonger, et à former ces agréables *séparations* dont parle Virgile ; * pour que les champs et les prairies se composent

* — — — — Et latè discriminat agros.

Æn. II. 144.

en grandes parties, brisées cependant en différens endroits par des tertres, des châteaux et autres objets qui abondent dans les lointains; et qu'enfin tous les objets qui la composent soient adoucis dans une teinte générale d'azur, variée seulement par quelques lignes d'ombre et de lumière et par quelques objets vagues. Si l'on est assez heureux pour trouver une ruine, un bel arbre, un rocher hardi, ou quelque autre objet assez grand avec ses accessoires, pour former une terrasse et balancer le lointain; (comme on en trouve parmi les hauteurs escarpées de Coteswold *) on possède alors les matériaux d'un beaucoup plus beau tableau, que ne pourrait en fournir un *lointain seul*.

On peut voir par là l'absurdité de placer un peintre sur un point très élevé pour prendre une vue. L'étendue seule, quoique amusante dans la nature, ne peut jamais faire un tableau.

Cardiff, quoique dans une position basse, est située assez agréablement au milieu de collines boisées. Lorsque nous en *approchâmes*, elle nous parut réunir dans ses environs plus d'antiquités qu'aucune autre des villes

* Voyez page 10.

que nous avons déjà vues dans le pays de Galles; mais étant arrivé *sur la place*, nous les trouvâmes trop entières pour la perfection pittoresque. Le château, qui jadis a servi de prison à l'infortuné Robert fils de Guillaume premier, dans lequel il languit les vingt dernières années de sa vie; est je crois encore une prison et un bon bâtiment.

La rivière Tave qui s'approche, en serpentant, de la mer, vue de la ville et des parties adjacentes, produit à la marée haute un très grand effet. C'est le bras de mer le plus entier et le plus beau que nous ayons vu dans le pays de Galles.

Des hauteurs au delà de Cardiff on a encore, sur la droite, les vues du canal, et sur la gauche celles des montagnes du pays de Galles. Le pain de sucre des environs d'Abergavenny paraît encore distinctement. Le chemin traverse des plaines resserrées.

Newport est situé agréablement sur un terrain en pente. On peut en se retournant avoir une bonne vue sur la rivière, le pont et le château. Quelques légères altérations la rendraient pittoresque.

Au delà de Newport quelques-unes des vues du canal, sont aussi belles qu'aucune de

celles que nous ayons vues. Le rivage continue à être plat, mais il est plus boisé et les parties en sont plus grandes.

A environ sept milles de Newport la route tourne entre des collines boisées, dont les intersections forment quelques ondulations agréables. On trouve sur une de ces petites collines les ruines d'un château qui avait, il n'y a pas longtems, une belle apparence; mais il vient d'être transformé en une habitation moderne et par conséquent dégradé pour l'œil pittoresque. Plus nous approchions du canal de Bristol, plus les vues en devenaient intéressantes. Nous laissâmes sur la droite la magnifique ruine du château de Caldicot. Nous eûmes le bonheur en arrivant au bac, de le trouver prêt à mettre à la voile, quoiqu'il fut environ trois heures après-midi. Il avait essayé de partir le matin avec les hautes eaux; mais après avoir lutté trois heures contre le vent, il avait été obligé de revenir. Il profitait alors de la marée basse, qui donne aussi une occasion de départ: le bac ne pouvant traverser qu'au commencement et à la fin de la marée et rarement plus d'une fois dans un jour.

Nous avions à peine mis pied à terre à la maison du bac, que nous entendîmes le bate-

lier sonnait de la trompe pour avertir d'amener les chevaux. Lorsqu'ils furent tous embarqués, la trompe sonna une seconde fois pour les passagers et il se rassembla une nombreuse compagnie. Un mauvais chemin nous conduisit au bac à travers la boue et sur des rochers inclinés et glissants. En y arrivant nous trouvâmes à bord onze chevaux, environ trente personnes, et nôtre chaise (dont nous avions eu l'intention de faire un cabinet pendant le voyage) jettée dans les haubans.

Après avoir évité quelques bancs de sable, le bac gagna enfin le canal. Le vent nous était contraire et nous obligea plusieurs fois à virer de bord, ce qui occasionnait chaque fois dans les voiles un mouvement qui produisait toujours de l'inquiétude parmi les chevaux, jusqu'à ce que la peur rétablît le calme.

Titelive nous donne une belle peinture de la terreur d'un troupeau dans une scène de cette nature. „Primus erat pavor, quum, so-
„luta rati, in altum raperentur. Ibi urgentes
„inter se, cedentibus extremis ab aquâ, trepi-
„dationem aliquantam edebant; donec quietem
„ipse timor circumspicientibus aquam fecisset.“ *

* Lib. XXI. cap. XXVIII.

Les vues de ce petit voyage étaient de peu d'intérêt. Nous n'avions pas ces escarpemens, ces rivages sinueux de la Wye, pour produire des paysages nouveaux : le tableau actuel était toujours le même et sans mouvement, depuis le commencement jusqu'à la fin du voyage. C'était une vue d'eau n'ayant d'autre variété que celle qu'y pouvait produire une côte éloignée : vue d'un point aussi bas que la surface du canal, elle paraissait comme un fil, et n'était pas en proportion avec l'eau.

Après avoir lutté près de deux heures contre le vent, nôtre voyage se finit comme il avait commencé, par un chemin à travers la vase qui marque les hautes eaux.

Dans un voyage de cette nature les chevaux sont de fort désagréables compagnons ; car s'ils sont fougueux ou qu'il arrive un accident, il est très difficile d'y remédier, surtout si le bâtiment est plein. Au commencement de nôtre voyage, le bac s'étant mis sur le côté, un de ces pauvres animaux tomba ; tous ses efforts pour se relever furent inutiles, et l'on ne put rien faire pour l'aider jusqu'à nôtre arrivée sur l'autre rive.

L'opération de débarquer les chevaux n'est pas moins désagréable. Ils sont forcés de sor-

tir du bac par une ouverture qu'il a dans le côté, et qui convient si peu à une sortie, que plusieurs se blessent, par la difficulté de retirer leurs jambes de derrière.

Ce passage, ainsi que celui sur la Saverne (qui est un peu au-dessus) est regardé comme dangereux. La marée est extrêmement rapide dans ce canal, et lorsqu'une brise se lève dans une direction opposée, l'eau devient houleuse. Outre cela les bacs sont souvent mal conduits: ce qu'on fait souvent se faisant avec négligence. Un amiral anglais qui, à ce que j'ai entendu dire, avait vécu beaucoup sur mer, étant venu à cheval auprès d'un de ces bacs, avec l'intention de passer de l'autre côté, et ayant observé la manière dont le bac traversait le canal, déclara qu'il n'osait pas confier sa personne à la conduite de pareilles gens, et tournant bride, il prit sa route par Gloucester.

Depuis une douzaine d'années, différens accidens tragiques ont jetté de la défaveur sur ces passages. J'ai entendu faire le récit d'un de ces événemens par quelqu'un qui y avait heureusement échappé. Il était arrivé au bord, au moment où le bac démarrait. Son cheval avait été embarqué auparavant avec soixante pièces de bétail. Un voyage en pareille com-

pagnie paraissait si désagréable que lui et six passagers qu'il trouva sur le rivage, parmi lesquels était une jeune dame, préférèrent aller dans un petit bateau découvert remorqué par le grand.

Le passage était difficile et ils observèrent de l'inquiétude parmi les animaux qui étaient à bord du grand bâtiment. A peu près à la moitié du chemin, un bœuf placé auprès de l'ouverture du bac (qui sert comme nous l'avons dit à l'entrée et à la sortie du bétail) embarrassa ses cornes dans une pièce de bois qui la ferme, et qui par la négligence accoutumée du batelier n'était pas attachée. L'animal sentant sa tête arrêtée, fit des efforts pour la dégager et enleva cette pièce de bois. Le bâtiment ayant penché sur le côté, l'eau y entra et dans un instant tout fut en confusion. Le danger et l'impossibilité de s'y opposer dans une pareille foule, mit tout dans le plus grand désordre.

Pendant ce tems, les passagers du bateau découvert, qui craignaient également de se perdre, n'avaient rien négligé pour couper la corde par laquelle ils étaient attachés au bâtiment qui s'enfonçait; mais on ne put pas trouver un couteau dans toute la compagnie.

Cependant, après beaucoup de confusion, quelqu'un présenta un canif monté en écaille. Au moyen de ce frêle instrument, la corde fut coupée juste au moment où le grand bâtiment s'engloutit avec tout ce qu'il contenait. Tout ce qui était à bord périt, excepté deux ou trois bœufs que l'on vit nager et qu'on croit être arrivés sur l'autre bord.

La joie des passagers du bateau ne fut cependant que de courte durée. Il parut bientôt, qu'ils n'étaient échappés qu'à un genre de mort. Ils se trouvaient sans rames, ni voile (d'ailleurs personne à bord n'en aurait su faire usage) abandonnés sur une vaste étendue d'eau, à la merci de la marée qui les conduisait à la mer par un courant violent. Quelqu'un de la compagnie avait heureusement assez d'autorité pour maintenir la tranquillité, sans quoi leur salut n'aurait pas été assuré un moment. Il s'empara d'une espèce de rame, seul instrument de cette nature qui fut à bord, pour conduire s'il était possible le bateau au rivage; mais la jeune dame, qui était sa nièce, dans l'angoisse du désespoir ne sachant ce qu'elle faisait, passa ses bras autour de lui et ne voulait pas le laisser agir. Il fut obligé pour s'en débarrasser, de la menacer d'un ton furieux de l'assommer

avec la rame. Malgré tous ses efforts ils furent portés jusqu'à King-road par la marée, dont la violence commença alors à diminuer, il en profita pour empêcher le bateau d'aller à la mer et gagna enfin par degré le rivage.

La personne qui m'a raconté cette histoire, était comme je l'ai observé, une de celles qui furent sauvées. J'ai entendu d'elle aussi le récit de la perte d'un bateau découvert, causée par l'obstination d'un passager.

Le vent était fort, et quelqu'un ayant laissé tomber son chapeau qui se mit à flotter dans une direction contraire; il pria le batelier de retourner pour le prendre. Celui-ci répondit qu'il était plus important de sauver leurs propres vies, sur quoi le propriétaire du chapeau qui paraissait être un artisan, s'élance et saisissant le gouvernail, il veut forcer le batelier à retourner. Dans le débat le gouvernail ayant donné un faux mouvement, le bateau se remplit dans un moment et coula à fond. Il est probable que ce chapeau contenait quelques billets de banque cachés dans la doublure, ce qui lui donnait tant de prix aux yeux de son maître.

Quant à nous, le passage ne nous parut que désagréable et s'il y eut du danger nous

ne l'aperçûmes pas. Je suppose que lorsqu'il y en a, il ne provient que de négligence ou de la surcharge du bâtiment.

Comme nôtre chaise ne pouvait être débarquée qu'à la marée haute, nous fûmes obligés d'attendre à la maison du bac. Nos fenêtres donnaient sur le canal et sur les côtes du pays de Galles qui, vues d'un point plus élevé, formaient un beau lointain boisé. Le vent était vif et le soleil clair. Quelques nuages flottans l'interceptaient par intervalle, et produisaient sur le rivage opposé, des accidens de lumières éclatantes d'un effet très pittoresque. Ces lumières tombaient quelquefois sur les sommets d'arbres touffus, se succédaient l'une à l'autre, ou brillant dans l'ombre derrière des bois, elles se répandaient le long de la vallée et enfin disparaissaient insensiblement.

Ces lumières partielles sont quelquefois plus stationnaires, lorsque les nuages qui les produisent par le contraste des ombres qu'ils portent, restent quelque tems balancés dans les airs. Mais quelqu'en soit la source, le peintre doit les observer avec la plus grande attention, remarquer leurs différens effets et les placer dans sa mémoire parmi les plus beaux matériaux des lointains. On pourrait

presque dire que ces lumières seules sont capables de les varier. Une *multitude d'objets*, fondus ensemble avec harmonie, pourra *enrichir* un lointain; mais l'artiste évitera difficilement la *dureté* * sans faire usage de ces *lumières éclatantes*.

* Lorsque les ombres de ces nuages flottans tombent sur les côtés des montagnes; elles produisent un mauvais effet. — Voyez *Picturesque Observat. on scotch Landscape*, Vol. II. pag. 152.

S E C T. XII.

Depuis le passage du canal, on a des vues agréables jusqu'à Bristol. La première qui se présenta à nous, s'étendait sur une vaste plaine d'environ un mille de diamètre, dont la surface est plate et bordée de coteaux boisés ornés de tours et de maisons de campagne. L'horizon est brisé et varié d'une manière agréable.

Ce paysage est trop grand, et n'a pas un caractère assez déterminé pour faire un bon tableau; mais le contraste entre les bois et la plaine (deux objets qui ont également de la grandeur) est agréable, et plusieurs de leurs parties prises séparément pourraient entrer dans une bonne composition.

Après avoir quitté la plaine, le chemin entre dans des défilés obscurs et serpente entre des tertres couverts de bois, dont l'un est couronné par un château. Ce château qui consiste en une tour, quoiqu'un pauvre objet, a cependant un bon effet.

A environ trois milles de Bristol, le terrain qui s'élève nous fournit une vue étendue, qui

consistait en un agréable mélange de bois et de plaines : les parties en étaient grandes, les maisons et les villages y étaient répandus dans une bonne proportion. Lorsque nous l'aperçûmes, tout le paysage était couvert d'une teinte pourpre, dont nous ne pûmes pas deviner la cause, qui ne tenait pas à l'éloignement des objets; mais qui malgré leur proximité, répandait sur eux une harmonie agréable.

En général, tous les paysages sont harmonieux dans la nature; que le ciel soit éclairé ou couvert, qu'il soit coloré ou non, il répand son lustre jaune ou son obscurité grise sur la surface de la terre; mais il est rare de rencontrer ces *fortes teintes harmonieuses*, que nous présentait le paysage que nous avions devant les yeux.

L'air étant la cause de ces teintes, les objets éloignés doivent par conséquent les posséder dans le plus grand degré, et les devans qui sont vus à travers une moindre épaisseur d'air, en être moins affectés. C'est pourquoi, si le peintre juge convenable de donner à ses lointains de ces teintes fortes, ses devans doivent être traités avec une couleur qui en participe, peut-être plus que cela n'existe dans

la nature. La couleur de cette teinte doit au moins lui servir à rompre celles qu'il emploie, soit que le ton général de son paysage exige des couleurs vives ou éteintes. Il n'est pas décidé jusqu'à quel point un peintre peut faire usage des effets extraordinaires que présente la nature. Si le paysage que nous avons ici, devant nous, était peint avec tout le pourpre éclatant, dont nous le vîmes couvert, il offenserait probablement l'œil d'un connaisseur, qui l'accuserait d'être outré.

Les approches de Bristol indiquent clairement le voisinage d'une cité opulente; quoique la ville reste cachée jusqu'au moment où l'on y entre. Pendant un tems considérable, la route est renfermée par des murailles de pierre, dont les champs sont enclos. Quoique cette espèce de séparation soit la plus désagréable de toutes, elle convient cependant aux approches d'une grande ville et lui sert d'introduction.

Le port de Bristol, renfermé entre les deux bords de la Saverne, est d'une petitesse frappante et peut bien malgré la présence de la rivière être appelé un port sec. A la ma-

rée basse les vaisseaux restent sur un lit de vase dans un canal profond jusqu'à son retour qui les replace à la hauteur des quais. Ce port ne possède par conséquent dans ses bords aucunes de ces belles irrégularités qui font si souvent l'ornement des bras de mer. Il doit probablement son existence à des vaisseaux qui, craignant d'être coupés de leur retraite par des corsaires, s'enfoncèrent pour leur sûreté dans les terres.

La grande église de Bristol n'est qu'un reste de l'ancien édifice. C'était un beau bâtiment lorsque la nef était complète et que la tour était encore surmontée de son aiguille, comme je suppose que cela a dû exister autrefois. Nous regrettâmes de ne pas voir l'église de Ratcliff, que l'on dit être une pièce élégante d'architecture gothique.

Les environs de Bristol sont beaux; mais nous n'eûmes pas le tems de les examiner. Le paysage auprès des bains chauds est pittoresque dans un haut degré. La rivière y est enfermée entre deux coteaux élevés, ornés l'un et l'autre avec profusion de rochers, de bois et de verdure. On n'y trouve à la vérité aucune échappée de vue; mais le tableau est aussi beau qu'il peut l'être composé de

devans seuls, dont l'effet est beaucoup préférable à celui des lointains seuls. La fontaine se trouve dans une chambre placée très près de la rivière, et tous les bâtimens qui entrent à Bristol sont obligés de passer sous ses fenêtres.

La route entre Bristol et Bath contient peu de choses dignes d'être remarquées: on nous avait parlé de quelques grandes vues qu'on aperçoit en se retournant; mais nous ne pûmes pas les trouver. Nous apprîmes dans la suite qu'il y a deux routes entre Bristol et Bath, dont la plus pittoresque est celle du Gloucestershire. Nous eûmes le malheur de prendre la plus mauvaise.

Les bâtimens de Bath sont extrêmement magnifiques, mais l'œil pittoresque trouve peu de jouissance parmi de pareils objets. Le cirque, vu d'un coin de l'une des allées qui l'entourent, forme une perspective, qui habilement dessinée, pourrait paraître avec avantage sur la toile. Le croissant est un bâtiment dans un style simple et grand.

Un de mes amis, le colonel Mitford, qui est très versé dans la théorie de l'art pittoresque, m'a parlé d'un bel et grand effet de lumière et d'ombre qu'il a quelquefois observé

sur ce bâtiment, au soleil couchant d'un beau jour d'hiver. Un pareil effet ne peut pas exister en été, puisque le soleil dans le même méridien serait alors trop élevé. C'était une grande masse de lumière qui tombait sur un des côtés du croissant et se perdait imperceptiblement dans une grande masse d'ombre sur l'autre côté. L'effet provenait de *l'opposition* et de la *gradation* de ces deux extrêmes. Il était encore augmenté par les piliers et les autres parties de l'architecture, qui recevaient de belles brisures et des variétés par la lumière et les ombres. Le tout paraissait, disait-il, un effort de la nature pour embellir l'art; et l'œil restait étonné de voir une masse seulement régulière présenter un spectacle aussi beau d'harmonie et d'effet pittoresque. La forme elliptique du bâtiment était la source magique de toutes ces beautés.

La parade, les bains, le sallon et l'abbaye comme objets de curiosité, sont dignes d'attention. Le terrain qui s'élève aux environs de Bath en fait un grand ornement, quoiqu'il n'ait rien d'agréable en *lui-même*. On n'y trouve aucune variété dans le contour, ni bois, ni brisures.

La route de Bath à Chippenham est agré-

able; mais je ne saurais me servir d'une expression plus relevée.

De Chippenham à Marlborough nous traversâmes une plaine agreste, qui ne fait naître d'autre idée que celle d'une vaste étendue sans aucun ornement.

Dans des paysages de l'espèce de ceux-ci, la nature semble n'avoir qu'esquissé ses des-sins. Le fond en a été laissé imparfait et il lui manque des lacs ou des rivières qui serpentent sur le terrain disposé pour les recevoir, des rochers suspendus à quelque promontoire avancé, et des bois pour entourer et enrichir le tout.

Marlborough-Down est une de ces grandes et stériles plaines, que nos ancêtres, avec une majesté digne de la nature, avaient choisie pour le repos de leurs morts. Nous y vîmes les petites collines qui s'élèvent au-dessus de leurs cendres : la plus grande est celle de Silbury. Ces tombeaux n'ont aucune époque dans l'histoire du tems et probablement on peut les ranger parmi les monumens les plus reculés. Nos ancêtres qui pour satisfaire leur ambition manquaient d'arts ingénieux, ne pouvant prétendre à l'immortalité par un buste, une statue ou un bas-relief, s'efforçaient

de l'obtenir par des ouvrages d'un travail immense. On observe la même chose dans d'autres contrées barbares. Avant l'introduction des arts en Egypte, les rois s'efforçaient de s'immortaliser en se préparant pour tombeaux d'énormes pyramides.

En traversant ce qu'on appelle les ruines d'Abury, nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer le talent et la sagacité de ces antiquaires qui ont pu découvrir un plan régulier dans une masse aussi confuse en apparence.*

Dans le jardin de la grande hotellerie de Marlborough, qui était originairement une maison de la famille de Sommerset, on voit une de ces collines qu'on a bizarrement coupée en une promenade spirale, qui monte l'espace d'un demi-mille. On peut au moins par là se former une idée de cette masse.

Au delà de Marlborough la route prend un aspect plus agréable. La forêt de Savernake est fort belle, et plus loin la plus grande partie du chemin est ornée de collines et d'avenues qui forment sur la droite une variété de seconds plans; mais ils manquent de devans pour les faire ressortir.

* Voyez une description d'Abury par le Dr. Stukely.

La contrée dégénère bientôt et se change en un pays à bled découvert ; mais près de Hungerford, ville assez agréable, il recouvre un peu d'intérêt et la route traverse de petites plaines renfermées, que des arbres brisent et unissent avec le reste du paysage.

En approchant de Newberry, nous eûmes une vue du château de Donnington, une de ces places où l'infortuné Charles a cueilli quelques lauriers. Il ne reste de cette belle forteresse qu'une porte et deux tours. La hauteur sur laquelle elle était construite, est si recouverte de broussailles que nous pûmes à peine apercevoir quelques vestiges soit des murailles du château, soit des ouvrages qui avaient été construits autour.

Toute la hauteur, ainsi que les ruines qui la couvrent, ne sont à présent occupées, ainsi que nous l'expliqua nôtre guide, que par des esprits : comme ils ajoutent à la dignité des habitations abandonnées, ils sont pour cette raison d'un grand usage dans leur description.

Lorsque du tems de Virgile la roche tarpeïenne était embellie par le capitolé, elle était suffisamment ennoblie ; mais dans son premier état, lorsqu'elle était *sylvestribus horrida dumis*, il lui manquait quelque chose

pour avoir de la splendeur, et le poëte en lui ajoutant quelques idées de ce genre terrible, a contribué par cette fiction à lui imprimer plus de dignité dans son premier état, que tous ses ornemens n'ont pu lui en donner dans la suite.

*Jam tum religio pavidos terrebat agrestes
Dira loci: jam tum sylvam, saxumque timebant.
„Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
(Quis Deus, incertum est) habitat Deus. Arcades
ipsum*

*Credunt se vidisse Jovem, cum sæpe nigrantem
AEgida concuteret dextrâ, nimbosque cieret.“*

Mais le peintre ne peut faire que peu d'usage de ces êtres imaginaires; ils abaisseraient son sujet au lieu de l'élever. L'artiste judicieux mettra même la plus grande précaution à se servir des caractères de Jupiter, de Junon et des autres dieux; quoique l'antiquité nous les ait rendus aussi familiers que ceux d'Alexandre et de Cesar. Le poëte au contraire peut sans scrupule introduire un phantôme de quelque espèce qu'il soit: comme il parle à l'imagination, s'il se borne à en donner une *idée générale* (ce que tout bon poëte fera dans un sujet pareil) le lecteur donnera au phantôme une forme de sa *propre* conception. Mais le peintre qui parle aux *yeux*, a un tra-

vail plus difficile; il ne peut pas comme le poète s'exprimer en termes *généraux*, il est obligé de *particulariser*, et il n'est pas probable que le spectateur ait du phantôme la même idée que lui. C'est pourquoi le peintre agira prudemment, en s'abstenant autant qu'il lui sera possible de représenter des êtres imaginaires.

Les environs de Newberry sont de peu d'intérêt sous le point de vue pittoresque; mais d'un grand intérêt sous celui de l'histoire.

Chaque *pays historique* a une espèce d'idées qui lui est propre. *Hastings*, *Tewksbury*, *Runemede* et *Clarendon*, ont chacun des idées qui leur sont liées. Les ruines d'abbayes et de châteaux en ont d'une autre espèce, et c'est un grand plaisir en voyageant, de monter son ame à l'unisson des *idées du pays*. Celui sur lequel nous étions est lié à plusieurs idées historiques: telles que deux grandes batailles, un long siège et la mort du brave Lord Falkland.

La route de Newberry à Reading traverse des plaines qui forment sur la droite un pays plat et boisé, qui s'élève sur la gauche. On y rencontre aussi quelques communaux désagréables.

La nouvelle route de Reading à Henley passe sur des hauteurs d'où l'on découvre sur la droite un lointain très pittoresque. Le pays est plat, mais cette circonstance ne nuit pas à un lointain, surtout lorsqu'il est varié par des bois et que les parties en sont grandes et bien combinées.

Henley est agréablement située au milieu de collines boisées; mais la craie qui sort de toutes les parties du sol, frappe l'œil par taches et fait tort au paysage.

Nous prîmes delà la route qui traverse la plaine de Hounslow, après avoir dépassé, de beaucoup plus que nous n'aurions dû le faire, les quinze jours que nous avions destinés à ce voyage.

F I N.



17 tabl.

6VH2010w

D.J.

Biblioteka Śląska

223082

II

17 tabl.